

Le rêve du sultan

Boubaker Ayadi

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Boubaker Ayadi

LE RÊVE DU SULTAN

CONTES ARABES

LA LEGENDE
DES MONDES



ARMATTAN

© L'HARMATTAN, 2006

5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris

L'HARMATTAN, ITALIA s.r.l.

Via Degli Artisti 15 ; 10124 Torino

L'HARMATTAN HONGRE

Könyvesbolt ; Kossuth L. u. 14-16 ; 1053 Budapest

L'HARMATTAN BURKINA FASO

1200 logements villa 96 ; 12B2260 ; Ouagadougou 12

ESPACE L'HARMATTAN KINSHASA

Faculté des Sciences Sociales, Politiques et Administratives

BP243, KIN XI ; Université de Kinshasa — RDC

<http://www.librairieharmattan.com>

diffusion.harmattan@wanadoo.fr

harmattan1 @wanadoo.fr

9782296014633

EAN : 9782296014633

Sommaire

Page de Copyright
Page de titre
La Légende des Mondes
Avant-propos
Le rêve du sultan
Le roi gourmand et le vieux sage
Le roi amoureux
Le sultan, le bédouin et le vizir envieux
Le coffret
Le serviteurs du roi
Le vizir déchu
L'éléphant du sultan
La jarre d'huile
Le sultan insouciant
Ahmed l'orphelin
Un khalife perfide
Le khalife et la bédouine
La femme répudiée
Les quatre compagnons
Le conseiller du sultan
Les rêves du sultan

Le rêve du sultan

Boubaker Ayadi

La Légende des Mondes

Collection dirigée par Isabelle Cadoré, Denis Rolland, Joëlle et Marcelle Chassin

Dernières parutions

Mira et Messouda HAMRIT, *Les femmes et les tapis, contes d'Algérie*, 2006.

Maxime Z. SOMÉ, *Contes du Burkina Faso pour mes trois filles*, 2006.

Thérèse PHAM-DAO, *Le cheval d'étain*, 2006.

Sabine TOPAN, *La queue de l'hippopotame*, 2006.

Christine COLOMBO, *Ti Jean et Monsieur le Roi — Ti Jan é Misié liwa, Contes de la Martinique*, 2006.

Noël LE COUTOUR, *Kaoulé l'hippopotame rouge*, 2006.

Marie-Anne K. LEFORT, *La princesse et le serpent ailé*, 2006.

Mariam KONÉ, *Landolo et le grand caïcédtrat, Contes du Burkina Faso en pays San*, 2006.

Marie-Line BALZAMONT, *La geste de Cuchulainn*, 2006.

Barbara NDIRURUKUNDO-KURURU, *Deux sœurs, deux cœurs, Contes du Burundi*, 2006.

Françoise KÉRISEL, *Pourquoi les baleines chantent-elles ?*, 2006.

Colette DUMAS, *Bilqîs, reine de Saba*, 2006.

Ali Ekber BASARAN, *Contes des Bektâchî, bilingue français-turc*, 2005.

Françoise AKOUA, *Les marigots enchantés, contes de Côte d'Ivoire*, 2005.

A. IVANOVITCH-LAIR & M. URBANET, *Borko et le renard, Contes de Bulgarie*, 2005.

A. IVANOVITCH-LAIR & M. URBANET, *La maison des amis chanteurs, Contes de Bulgarie*, 2005.

Michèle MADAR, *Le secret de Messaouda, contes tunisiens judéo-arabes*, 2005.

Thérèse PHAM, *L'ogresse et les enfants, contes ethniques du Viet Nam*,

2005.

Iulia TUDOS-CODRÉ, *La plus maligne, Contes de Transylvanie*, 2005.

Mehdi AZAR YAZDI, *Contes persans de sagesse*, 2005.

Avant-propos

Dans le monde arabe où la poésie a toujours eu une place de choix, l'art de conter et de rapporter des anecdotes n'a jamais été en reste. A travers le désert de la péninsule arabique, ou derrière les enceintes des grandes villes arabo-musulmanes, cet art a longtemps été cultivé avec autant de passion.

Dispersés dans plusieurs livres, souvent sous des versions variées, certains contes, fantastiques ou légendaires, sont qualifiés de khourâfât (fabulations). D'autres, sérieux et rationnels, rapportent des événements supposés vrais, dont les personnages sont plus au moins connus, dans un but édifiant et moralisateur.

Ecrits dans la langue classique du Coran et de la littérature, ils tendent à transmettre aux lecteurs des messages portant sur les valeurs et les exigences sociales et religieuses.

Les contes que nous proposons dans ce recueil émanent d'un choix personnel. Ils appartiennent à ce corpus classique, écrit et institutionnalisé depuis des siècles.

Quelques-uns sont tirés d'œuvres d'auteurs célèbres tels que Kalila wa Dimna d'Ibn al-Muqaff'â (721-757), al-Aghâni d'al-Isfahâni (897-967), al-Adhkiyâ d'Ibn al-Jawzî (1116-1200), Majma' al-Amthâl d'al-Maydâni (mort en 1224), al-Mustatraf d'al-Abchîhi (1388-1446)... D'autres sont réécrits de mémoire, notre enfance en étant abondamment nourrie.

Ces contes célèbrent des valeurs universelles telles que la fidélité, la loyauté, l'honnêteté, la droiture... Ils mettent en jeu les mêmes personnages : les khalifes, les rois et les sultans, autour desquels se nouent et se dénouent des intrigues, dans un climat dépouillé de toute fantaisie.

Traduits librement, sans prétention scientifique aucune, ils n'en gardent pas moins leur configuration initiale, notre intervention se limitant à en éliminer quelques éléments surajoutés et à en introduire d'autres, propres à éclairer des scènes parfois floues ou tronquées.

Puisse le lecteur francophone, jeune ou adulte, trouver dans ces contes choisis quelques aspects d'une culture révélatrice de la sensibilité d'une civilisation, à laquelle seuls les chercheurs et les érudits avaient accès.

Boubaker Ayadi

Le rêve du sultan

Jadis vivait un sultan qui acquit une grande notoriété par sa manière de rendre la justice.

Un matin de bonne heure, avant même l'appel à la prière, il se réveilla en sursaut et fit rassembler ses gardes les plus dignes de confiance.

— Ecoutez-moi, leur dit-il. Partez immédiatement vous renseigner sur un vieux devin borgne. Il avait l'habitude de prendre place devant un mausolée situé près du quartier des menuisiers. S'il vit encore, faites-le venir. Et s'il est mort, recueillez toute information concernant ses descendants et leurs moyens d'existence.

Les gardes se rendirent aussitôt sur le lieu indiqué et interrogèrent les commerçants qui s'apprêtaient à ouvrir leurs échoppes. Tous affirmèrent que le vieux devin borgne s'était éteint depuis des années, laissant derrière lui deux filles. La plus jeune s'était mariée et l'aînée attendait toujours sa destinée.

Lorsque les gardes s'assurèrent de la véracité des informations recueillies, ils retournèrent les soumettre au sultan.

Celui-ci sortit une bourse pleine de pièces d'or et enjoignit à ses gardes d'acheter deux belles maisons au cœur de la ville.

Lorsque l'affaire fut conclue, il leur ordonna de faire déménager les deux filles et de les installer, chacune à part, dans les maisons nouvellement acquises. Puis il donna l'ordre de leur verser une pension mensuelle qui leur permettrait de mener une vie aisée.

En quelques semaines, la vie des deux sœurs changea complètement. La plus jeune troqua ses haillons et ses faux bijoux contre des robes brodées et des pierres précieuses, tout en continuant à vivre pleinement heureuse avec son mari. Quant à l'aînée, elle finit par choisir un mari parmi les nombreux prétendants qui se disputaient sa main, et vécut, elle aussi, dans la quiétude et le bonheur.

Tout cela grâce au sultan qui continuait à taire la raison pour laquelle il avait agi de la sorte. Chacun allait de sa propre interprétation jusqu'au soir où le souverain, recevant une délégation de dignitaires, décida enfin de dévoiler son secret.

« Il y a quelques années, dit-il, au temps où j'étais encore au service

d'un seigneur, je traversais le quartier des menuisiers, épuisé, mourant de faim et mal vêtu, lorsqu'un vieil homme borgne, assis devant la porte d'un mausolée, m'appela. J'hésitai un instant, me disant qu'il allait me demander l'aumône, puis je m'arrêtai. Il me fixa longuement et me dit d'un ton confidentiel :

— Toi ! Un grand destin t'attend.

— Ah oui ! rétorquai-je d'un ton ironique. Et de quoi s'agit-il ?

— Ton jour de gloire va arriver. Tu vas avoir des trésors à ta disposition et des sujets à tes pieds.

Haussant les épaules, je lui jetai deux dirhams et m'apprêtai à m'éloigner.

— Honte à toi ! fit-il en rejetant les deux pièces de monnaie. Je te prédis un avenir aussi glorieux, et tu me donnes deux misérables sous !

— Je te jure que c'est tout ce que j'ai, dis-je, non sans embarras.

— Approche, me lança-t-il.

Lorsque je fus tout prêt de lui, il me prit par le bras, regarda autour de lui et me confia à voix basse :

— Ecoute-moi bien. Un jour, ce pays va t'appartenir. Tu en seras le maître.

— C'est vrai ce que tu dis ?

— Aussi vrai que je te vois en chair et en os, affirma-t-il. Alors promets-moi que le jour où tu obtiendras ce que je viens de prédire, tu ne m'oublieras pas.

— C'est promis. J'en fais le serment devant Dieu.

Des années se sont maintenant écoulées, durant lesquelles j'ai été si occupé par les problèmes du royaume que j'ai complètement oublié le serment que j'avais fait à ce vieux devin.

Et voilà qu'un soir, il y a maintenant quelques semaines, je fis un rêve étrange dans lequel le vieux devin borgne m'est apparu. Il était hirsute et misérable, le dos voûté, ployant sous le poids de l'âge. Il me fixa longuement, de la même manière que le jour où il m'avait annoncé le présage, et me reprocha d'un ton virulent de n'avoir pas respecté mon serment.

— Où est la promesse que tu m'avais faite ? m'a-t-il dit. Malheur à toi si tu violates ton serment !

Il était d'humeur acariâtre. S'approchant encore plus près, il ajouta d'une voix grave, comme s'il me prévenait d'un mauvais présage :

— Sache que celui qui dénie son serment risque d’être dénié à son tour. Alors n’oublie pas ! Il y va de ton trône !

Il disparut en répétant sa dernière sentence comme s’il s’agissait d’une mise en garde.

Lorsque je me suis réveillé, en transe, la bouche desséchée, le cœur palpitant, j’ai décidé de tout faire pour honorer un serment non tenu jusque-là. »

Cette histoire émut profondément tous les assistants qui rendirent hommage au souverain et lui témoignèrent leur attachement.

Pendant des années encore, le sultan continua à persévérer dans la voie qu’il s’était tracée. Quant aux deux sœurs, filles du vieux devin borgne, nulle parole ne saurait dire ce que fut leur bonheur.

Le roi gourmand et le vieux sage

Il était une fois un roi gourmand, tellement gourmand qu'il n'arrêtait pas de manger. Il mangeait à n'importe quel moment de la journée, et même la nuit ; surtout les nuits d'insomnie qui étaient longues et fréquentes.

Du méchoui, il en raffolait, du *couscous*, il en redemandait, des *baklavas*, *loukoums*, *kaâks* et autres friandises, il s'en léchait les doigts. Pour digérer le tout, un bon vin, *le sang du lion* comme il disait, était le bienvenu.

Il prenait du poids à vue d'œil et grossissait au fil des jours. Au bout de quelques années, il devint obèse et fut incapable d'escalader une pente, de monter sur un cheval, ou tout simplement de grimper les marches de son palais. Cela ne l'empêcha pas, pour autant, de maintenir sa gloutonnerie. Il lui fallait de grands efforts pour effectuer le moindre mouvement. L'intervention d'un médecin fut nécessaire.

On en fit venir un, qui lui prescrivit quelques médicaments certes, mais lui préconisa surtout un régime à suivre et des promenades pédestres. Mais le roi ne se soumit pas à cette prescription. Il n'arrivait pas à résister à la tentation des mets succulents. Les différents médecins qui se succédèrent à son chevet n'eurent guère plus de succès. Son état ne faisait qu'empirer.

Le roi donna alors l'ordre au crieur public de parcourir la ville, en quête d'un savant, guérisseur, mage ou devin qui serait capable de le guérir, moyennant une récompense royale. Nombreux étaient ceux qui s'étaient présentés, mais aucun n'eut le résultat escompté. Il est vrai que le roi, par son entêtement et son avidité de la bonne chère, ne leur rendait pas la tâche facile.

Après plusieurs vaines tentatives, le souverain donna l'ordre au crieur public d'annoncer à son peuple que celui qui réussirait à le guérir de son obésité aurait une forte récompense, mais celui qui échouerait aurait la tête tranchée.

Craignant d'être décapité ou pendu, personne ne se hasarda à se pencher sur le sort du souverain.

C'est alors qu'un vieux sage se présenta, un jour, devant le palais du roi. Croyant qu'il avait affaire à un mendiant, le garde voulut le

chasser, puis sursauta et se mit à ricaner quand il entendit le vieux annoncer :

— Je suis venu guérir le roi.

— Toi ! fit le garde avec dédain, j'ai l'impression que tu n'as plus envie de vivre.

— Pourquoi ? demanda le vieux sage.

— Pourquoi !? dit le garde, étonné. De grands médecins d'ici et d'ailleurs ont échoué, et toi tu prétends que tu en serais capable ! Vaut'en pendant qu'il est encore temps. Retourne d'où tu viens sinon tu n'auras même pas d'yeux pour pleurer sur ton sort.

Mais le vieux sage insista si haut et si fort que le garde finit par céder et le laissa entrer.

On l'emmena au chevet du roi qui commençait à désespérer. L'apparence du vieillard ne le rassura pas, mais il accepta tout de même de se laisser consulter. Au point où il en était, il s'accrochait à la moindre lueur d'espoir.

Le monarque prévint le vieillard :

— Tu sais ce qui t'attend en cas d'échec ?

— Oui, répondit le vieux sage, je suis au courant.

Il examina le souverain attentivement pendant un bon moment, puis annonça d'un air triste :

— Ô roi ! Votre cas est désespéré. Vous allez mourir dans trois mois.

— Qu'est-ce que tu dis ? demanda le souverain fort surpris.

— Vous avez bien entendu, confirma le vieux sage, et personne au monde ne pourra, hélas, vous guérir.

Irrité par ce vieillard qui lui annonçait une mort certaine d'un air faussement affligé, le roi se redressa un peu et lui demanda sur un ton moqueur :

— Puisque tu es capable de prédire la fin des autres, dis-moi vieux, connais-tu l'heure de ta propre fin ?

— Oui, je mourrai trois jours avant vous, ô roi.

Le roi faillit faire appel au bourreau pour trancher la tête de ce *vieil imposteur*, puis se ravisa en pensant :

« Et s'il disait la vérité ? En l'exécutant aujourd'hui, ne risquerais-je pas de mourir dans trois jours ? »

Il se résigna donc à lui laisser la vie sauve, mais le retint en

captivité, tout en donnant l'ordre de le ménager.

Cette prédiction provoqua chez le roi une grande anxiété. Le souci l'habita et le rongea peu à peu. Il se mit à compter les jours qui lui restaient à vivre s'il s'avérait que le vieillard avait dit vrai. Chaque fois qu'il pensait à lui, une immense tristesse l'envahissait : quitter ce monde, ces délices qui donnent envie de vivre mille ans, le peinait plus que tout.

Peu à peu, il perdit l'appétit et le goût des bonnes choses qui faisaient son bonheur. Il décida de se soustraire aux regards de son entourage, préférant vivre dans un isolement presque total. Il refusa les savoureuses nourritures qu'on lui servait, se contentant de quelques fruits et un bol de lait par jour pour subsister.

Les jours passèrent ainsi dans la tristesse et l'abstinence.

Un matin, il sauta de son lit de bonne heure, s'en alla prestement ordonner au maître de la garde de faire venir le prisonnier tout de suite.

A peine le vieillard fut-il ramené, que le roi lui dit :

— Tu sais bien pourquoi je t'ai fait venir ?

Le vieux sage, qui avait bonne mine malgré trois mois de détention, se prosterna devant le souverain et répondit sans hésiter :

— Pour me récompenser sans doute.

Furieux, le roi manqua lui sauter dessus, et cria :

— Tu vois bien que je suis toujours vivant ! Qu'est-ce que tu as à dire, toi qui avais prédit ma mort au bout de trois mois ? Les trois mois se sont écoulés et je suis bien là.

— Ô roi ! Il n'y a qu'*Allah* qui puisse prédire notre fin, répondit le vieillard. Je suis venu vous soigner et je vois que, grâce à *Allah*, j'ai réussi. Vous voilà maintenant guéri. Regardez comme vous êtes vif et alerte.

En effet, le roi avait perdu son obésité et avait recouvré un corps de jeune homme, mais il était tellement hanté par l'idée de la mort qu'il ne s'en était pas aperçu.

Le visage soudain éclairé, le roi demanda au vieux sage de lui expliquer le secret de sa méthode et le vieil homme lui avoua :

— Je n'ai fait qu'appliquer une sagesse de nos ancêtres : *La tristesse fait fondre la graisse.*

Le roi resta un moment admiratif, puis, intrigué, demanda à nouveau au vieux sage :

— Et pourquoi as-tu prétendu que tu mourrais trois jours avant moi ?

Le vieux sage répondit en souriant :

— C'était le seul moyen de sauver ma tête. En vous faisant croire que mon destin était lié au vôtre, j'espérais ainsi épargner ma propre vie.

Ravi, le roi accorda au vieux sage une forte récompense et l'éleva en dignité.

Le roi amoureux

Un jour qu'il se promenait sur les remparts de son palais, un roi aperçut sur le toit d'une maison avoisinante une jeune femme d'une rare beauté. Il en fut instantanément amoureux et demanda à l'un de ses esclaves :

— Qui est cette jeune femme ?

— C'est l'épouse de votre serviteur Fayrouz, Altesse, répondit l'esclave.

Ebloui par cette beauté sans pareille, le roi rentra le cœur éperdument épris. Il fit venir son serviteur Fayrouz et le chargea de porter un message dans un pays voisin.

Fayrouz acquiesça et rentra chez lui. Il cacha la missive sous son oreiller et s'endormit.

Le matin, il prépara sa monture et s'en alla.

Dès son départ, le roi se rendit, déguisé, chez la jeune femme. Il frappa à la porte et une voix de l'intérieur demanda :

— Qui est-ce ?

— C'est le maître de ton mari.

Dès qu'elle ouvrit la porte, le roi entra, enleva ses chaussures et s'assit.

— Qu'est-ce qui amène votre Altesse ? demanda celle-ci.

— Une simple visite.

— Que Dieu nous préserve de ce genre de visite. J'ai des craintes.

— Femme ! s'écria le roi. Je suis le maître de ton époux. J'ai l'impression que tu ne m'as pas reconnu.

— Si ! Je vous ai bien reconnu, mais je suis étonnée que votre Altesse n'ait pas retenu les enseignements de nos ancêtres qui disaient :

*Les lions évitent d'épancher leur soif
Dans une source où des chiens
Ont lapé tant et tant*

*L'être noble préfère rentrer le ventre creux
Que de partager le repas avec un impudent*

Elle fixa à nouveau le monarque avant d'ajouter :

— Loué soit le poète qui a écrit :

*Dis à celui que la passion rend fou
Personne ne dira jamais
Que le lion a mangé les miettes du loup*

A ces mots, le roi quitta la femme tout honteux. Dans sa confusion, il oublia ses chaussures.

Pendant ce temps, Fayrouz qui chevauchait vers la contrée destinée, s'aperçut soudain qu'il avait oublié la missive sous l'oreiller. Il rebroussa chemin.

A peine eut-il ouvert la porte qu'il vit les chaussures du roi. Il comprit. Le sang lui monta à la tête mais il parvint à se contenir. Il prit le message et s'en alla accomplir sa mission.

A son retour, il se présenta devant le souverain qui lui donna cent dinars. Il s'en fut au *souk* acheter des présents à sa femme afin qu'elle aille rendre visite à sa famille.

Intriguée, l'épouse l'interrogea :

— D'où viennent ces cadeaux et pourquoi veux-tu que j'aille voir mes parents ?

— C'est le roi qui nous a honorés en nous offrant ces biens et je voudrais que tu les montres à ta famille.

La jeune femme partit chez ses parents qui ne tarirent pas d'éloges sur les bijoux et les habits dont elle était parée. Mais voilà que son séjour dura plus d'un mois sans que son mari ne demandât de ses nouvelles.

Un des frères alla trouver Fayrouz et lui dit :

— Explique-nous la raison de ce comportement, car nous risquons de porter plainte contre toi.

— Si vous voulez porter plainte, je n'y vois aucun inconvénient, car je n'ai manqué à aucun de mes devoirs envers votre sœur.

Ils comparurent devant le juge qui était, ce jour-là, au palais royal à côté du roi.

Le frère prit la parole le premier :

— Qu'*Allah* vous approuve ô juge des juges ! J'ai loué à cet homme un jardin aux murs intacts, aux fruits abondants et au puits intarissable. Il a puisé son eau, mangé ses fruits et détruit ses murs.

— Qu'as-tu à répondre ? demanda le juge à Fayrouz.

— Ô juge des juges ! répondit Fayrouz. Je lui ai rendu le jardin dans un état meilleur que le jour où je l'ai pris.

— C'est vrai, il était beau à son retour, mais pourquoi l'a-t-il rendu ?

— Alors ? fit le juge en se tournant vers Fayrouz.

— Je ne l'ai pas rendu par mépris, mais parce qu'un jour, en foulant son sol, j'y ai découvert les traces du lion, et j'ai craint pour ma vie. C'est pour cela que j'ai décidé de ne plus y mettre les pieds.

Le roi, qui était accoudé sur ses coussins, se redressa et annonça :

— Fayrouz ! Tu peux retourner dans ton jardin. Le lion y est entré mais il n'est resté qu'un bref moment. Il n'a touché à aucune feuille, ni goûté à aucun fruit. Je peux t'affirmer qu'il n'avait jamais vu un jardin plus beau que le tien, ni plus hermétique que son enceinte.

Fayrouz et son beau-frère quittèrent la cour du roi satisfaits, alors que le juge, ne comprenant rien, resta coi.

Le sultan, le bédouin et le vizir envieux

Il était une fois un sultan qui sortait souvent faire des randonnées, ou chasser les gazelles, les faisans et les outardes. Un jour, alors qu'il était à la chasse en compagnie de sa garde, un orage éclata. Surpris par la violence de l'orage et les coups de tonnerre, le cheval du sultan s'emballa et faillit désarçonner son cavalier. Il s'élança ventre à terre et s'éloigna si rapidement que les gardes ne purent le rattraper.

Après une chevauchée débridée, le sultan parvint à maîtriser sa monture et se réfugia chez un bédouin qui vivait seul, sous une tente, dans un endroit isolé.

Le bédouin lui accorda l'hospitalité, partagea avec lui sa nourriture et lui servit du vin. Le sultan but sa coupe puis demanda au maître du lieu :

— Sais-tu qui je suis ?

— Non, dit le bédouin.

— Je suis un garde du sultan, prétendit le souverain.

— Sois le bienvenu.

Il lui remplit à nouveau sa coupe et les deux hommes continuèrent à boire. Au bout d'un moment, le sultan demanda encore au bédouin :

— Sais-tu qui je suis ?

— Tu viens de dire que tu es un garde du sultan, répondit le bédouin.

— Non, fit le sultan, je suis le maître de la garde du sultan.

— Sois le bienvenu.

Et ils continuèrent à boire, puis le sultan posa la même question :

— Sais-tu qui je suis ?

— Tu viens de dire que tu es le maître de la garde du sultan.

— Non, je suis son vizir.

— Sois le bienvenu, susurra le bédouin, nullement impressionné, et il prit son outre, versa encore une coupe, et au moment où il allait

remplir celle de son hôte, celui-ci demanda à nouveau :

— Sais-tu qui je suis ?

— Tu viens de dire que tu es le vizir du sultan.

— Non, je suis le sultan en personne.

Le bédouin renonça tout à coup à remplir la coupe de son hôte, referma l'outre et rétorqua :

— Ecoute. Tu as dit que tu étais un garde du sultan, puis le maître de sa garde, puis son vizir, et maintenant tu prétends que tu es le sultan lui-même ! Il vaut mieux que j'arrête de te servir à boire, sinon tu vas prétendre que tu es *Issa* ¹ fils de *Meriem* ou *Moussa* ² fils de *Imrane*.

Le sultan partit d'un éclat de rire tellement fort qu'il faillit se renverser en arrière.

A cet instant même, la garde du sultan entoura la tente du bédouin et leur chef entra. Dès qu'il vit le souverain, il prononça son nom et lui fit une révérence qui laissa le pauvre bédouin pantois.

Le sultan le rassura et le remercia de son bon accueil.

Le bédouin lui demanda alors :

— Ô sultan, savez-vous qui je suis ?

Le sultan le dévisagea d'un air surpris et répondit :

— Tu es un homme généreux qui m'a offert l'hospitalité.

— Non, fit le bédouin, je suis plutôt quelqu'un qu'*Allah* a mis sur votre chemin, afin que vous sachiez qu'un sultan, aussi puissant soit-il, loin de son palais et de sa garde, est un homme comme les autres.

Séduit par ces paroles de sagesse, le sultan invita le bédouin à venir le voir dans son palais quand il le voudrait. Et il repartit.

Passèrent des jours et des jours. Un matin, alors que le sultan était dans la salle d'audience, il reçut la visite du bédouin. Il lui fit bon accueil et l'installa près de lui. Il donna son jugement dans quelques affaires courantes, puis demanda au bédouin :

— Quel enseignement peux-tu en tirer ?

— Ô sultan, j'ai toujours eu une devise qui guide ma vie : celui qui fait le bien est récompensé par ce bien même ; celui qui fait le mal, il suffit de laisser ce mal lui faire subir le châtement qu'il mérite.

Ravi, le sultan en fit son conseiller. Ce rapprochement ne laissa pas indifférent le vizir qui, jour après jour, commençait à envier le bédouin, puis à craindre pour sa place.

Un jour, alors que le bédouin sortait d'une audience avec le sultan, le vizir l'appela.

— Je me reproche de ne t'avoir jamais invité, lui dit-il, alors que tu es parmi nous depuis un bon moment. J'aimerais donc que tu viennes dîner chez moi ce soir.

Le bédouin accepta l'invitation et se rendit chez le vizir. Il se régala des différents plats qui lui furent proposés, même s'il avait remarqué qu'il y avait plus d'ail qu'il n'en fallait à son goût. En fait, le vizir avait recommandé à sa femme de relever les mets avec de l'ail à outrance. « Les bédouins adorent l'ail », avait-il prétendu pour la convaincre d'en rajouter.

Au moment de se quitter, le vizir s'approcha de son invité.

— Un conseil, cher ami, lui recommanda-t-il à voix basse. Demain, quand tu iras voir le sultan, tâche de ne pas t'approcher trop de lui, parce qu'il ne supporte pas l'ail, il a horreur de son odeur.

Le bédouin le remercia et prit congé.

Le lendemain, tôt dans la matinée, le vizir trouva le moyen de s'entretenir avec le sultan, en tête-à-tête, avant l'arrivée du bédouin.

— Ô sultan ! dit-il. Ce bédouin auquel vous accordez votre attention et vos largesses, savez-vous ce qu'il dit de vous ?

— Que dit-il donc ? fit le sultan, curieux.

— Ne m'en voulez pas, dit le vizir, je ne fais là que répéter. Il prétend que... que le sultan... que le sultan a... a l'haleine fétide.

Le sultan resta un moment consterné puis demanda au vizir :

— Ce que tu dis est grave. Mais en es-tu sûr ?

— Absolument.

— As-tu la preuve de ce que tu affirmes ?

— Vous pourrez le constater vous-même.

— Comment ?

— Quand il sera là, répondit le vizir, faites semblant de lui confier un secret à l'oreille et vous verrez sa réaction.

— En effet, ce sera là une preuve accablante, dit le sultan.

Lorsque le bédouin arriva, il se tint comme à son habitude, près du sultan.

— Mets-toi plus près de moi, lui ordonna le souverain, j'ai un secret à te confier.

Le bédouin hésita un instant puis s'approcha du sultan, tendit l'oreille, tout en mettant sa main sur sa bouche et son nez, de peur que le souverain ne sentît dans sa respiration l'odeur de l'ail. Quand le sultan le vit ainsi, la main placée devant le nez, il n'eut plus de doute. C'était la preuve qu'il attendait. Il murmura à l'oreille du bédouin :

— Ecoute. J'ai pour toi une récompense. Tu iras la réclamer au maître de la garde contre le pli que je vais te remettre.

Puis il rédigea la lettre suivante, destinée au maître de la garde :

« Lorsque le porteur de ce pli viendra te voir, tu le tueras et tu lui arracheras la peau. Ensuite tu le suspendras à un gibet à l'entrée de la ville. Signé : le sultan. »

Il scella la lettre et la remit au bédouin qui le remercia et s'en alla tout content.

En le voyant sortir sain et sauf, l'air satisfait, le vizir, qui était aux aguets, attendant avec impatience l'aboutissement de sa ruse, vint à sa rencontre.

— Où vas-tu de ce pas cher ami ? lui demanda-t-il. Et qu'est-ce que tu as là entre les mains ?

— C'est un pli que je dois porter au maître de la garde. Notre vénérable sultan m'a accordé une récompense, répondit le bédouin.

Le vizir réfléchit un instant puis proposa au bédouin :

— Donne-le moi, je vais te chercher ta récompense moi-même. Je connais la ville mieux que quiconque.

Croyant que le vizir voulait, encore une fois, lui témoigner sa gentillesse, le bédouin accepta. Il lui remit la lettre et ce fut le vizir qui se présenta au maître de la garde.

Celui-ci la déplia et la lut attentivement. Ensuite il demanda, fort surpris :

— Etes-vous au courant du contenu de cette lettre ?

— Oui, répondit le vizir. C'est une récompense du sultan que tu es chargé de m'attribuer.

L'homme lui dévoila alors le contenu de la lettre, dans le détail.

Le vizir, sentant son propre piège se renfermer sur lui, fut saisi de stupeur. Tremblant d'effarement, il essaya d'expliquer au maître de la garde qu'il y avait erreur sur la personne, puis se mit à le supplier de le laisser partir.

— Il est formellement interdit de discuter un ordre du sultan, rétorqua ce dernier, imperturbable. Je suis navré pour vous, mais il est

de mon devoir d'exécuter cet ordre.

Et il l'exécuta selon les recommandations du sultan.

Le lendemain, celui-ci fut très surpris de voir arriver le bédouin qui prit place, comme d'habitude, près de son trône.

— Dis-moi. Qu'as-tu fait de la lettre que je t'ai donnée hier ? lui demanda le sultan, intrigué.

— C'est le vizir qui l'a prise pour aller chercher la récompense à ma place. Il a dit qu'il connaissait la ville mieux que quiconque.

Le sultan réfléchit un instant puis lui ordonna :

— Approche-toi de moi.

Le bédouin s'approcha et se tint tout près du souverain, sans mettre sa main devant son nez.

— Pourquoi n'as-tu pas placé ta main devant ton nez, comme tu l'as fait hier ? demanda le sultan.

— Hier, je ne voulais pas vous gêner.

— Me gêner ! Pourquoi ?

— La veille, j'avais mangé chez le vizir des mets relevés à l'ail, et il m'avait prévenu par la suite d'éviter de m'approcher de vous. Il paraît que vous ne supportez pas l'odeur de l'ail. C'est pour cela que je m'étais couvert la bouche et le nez lorsque vous aviez voulu me confier le secret. Maintenant que cette odeur s'est dissipée, je ne me sens plus obligé de faire ce geste.

Le sultan poussa un soupir et dit solennellement :

— Par *Allah* ! Tu as raison quand tu dis : Celui qui fait le bien est récompensé par ce bien même ; celui qui fait le mal, il suffit de laisser ce mal lui faire subir le châtiment qu'il mérite.

Et il mit le bédouin dans la confidence en lui racontant toute l'histoire. Puis il l'éleva en dignité et lui accorda de nombreuses richesses.

Le coffret

Il était une fois un roi persan nommé Ardashîr. Il dirigeait un royaume vaste, une armée puissante et un peuple qui vivait dans la quiétude et l'abondance. Tout semblait aller pour le mieux, sauf que le roi n'était pas heureux. En effet, sa femme ne lui donnait pas ce qu'il espérait depuis son accession au trône : un héritier.

Après des années d'attente vaine, il décida enfin de prendre une seconde épouse. Il consulta ses conseillers pour lui choisir une femme de sang noble qui pourrait lui donner une descendance. On lui recommanda alors la fille du roi d'un pays voisin, qui remplirait, de l'avis de tous ceux qui l'avaient connue ou avaient entendu parler d'elle, les conditions d'une future reine : belle, jeune, intelligente et de bonne souche.

Convaincu de la justesse de ce choix, le roi Ardashîr envoya une forte délégation, à la tête d'une caravane impressionnante chargée de présents de tout genre, afin de demander pour lui la princesse en mariage. Mais l'autre roi refusa, de peur que cette alliance ne fût un prétexte pour faire main basse sur son petit royaume.

Blessé dans son orgueil, le roi Ardashîr le prit mal et jura de sa voix la plus forte, le visage assombri par la colère, de laver l'affront par le sang de ce roitelet et de sa misérable fille.

Le lendemain, dès l'aube, il prit le commandement d'une force de plusieurs milliers d'hommes bien aguerris et s'en alla envahir le pays voisin, écraser son armée et tuer le monarque récalcitrant.

L'expédition dura une semaine au cours de laquelle le roi Ardashîr parcourut la ville dévastée à la recherche de la princesse sans pouvoir s'en saisir. Elle était introuvable.

Vengeance à moitié assouvie, serment non tenu ; malgré sa victoire éclatante, le roi Ardashîr n'était pas satisfait. C'est alors qu'une ravissante jeune femme le salua avec beaucoup de déférence et lui dit :

— Je suis la fille d'Un tel, régent d'Un tel pays. Le roi que vous venez de tuer avait assassiné mon père avant de m'enlever pour m'enfermer dans son palais. Heureusement que sa fille m'avait remarquée ; c'est grâce à elle si j'ai échappé aux affres du harem. Peu

à peu, nous nous sommes attachées l'une à l'autre comme deux sœurs jumelles.

— Où est-elle ? demanda le roi sèchement.

— Juste après avoir refusé de consentir à votre mariage, répondit la jeune femme, son père l'a envoyée chez un ami à lui, sur une île lointaine.

— Pour quelle raison ?

— J'ai su qu'il voulait la protéger, de peur de vos représailles.

Le roi Ardashîr rongea son frein en silence ; puis, ayant remarqué que la jeune femme ne manquait ni de charme ni de grâce, il se mit à la contempler et se sentit soudain attiré par elle.

« Je ne vais pas violer mon serment en la prenant, se dit-il, puisqu'elle est étrangère à ce royaume. »

Sitôt rentré à son pays, il l'emmena dans sa suite et fut content de découvrir qu'elle était encore vierge. Et depuis, elle partageait son lit.

Des mois passèrent ainsi dans la bonne entente et la sérénité. Un soir, la jeune femme remarqua que, contrairement à ses habitudes, le roi était de bonne humeur. Elle en profita pour égayer la soirée. Elle commença à lui raconter des histoires drôles, puis lui glissa d'un air amusé :

— Vous avez vaincu mon père, mais moi, je vous ai vaincu.

— Qui est ton père ? demanda le roi, surpris.

— Celui qui n'a pas consenti à vous donner ma main, répondit la femme avec assurance.

Le roi resta un moment interdit et ne souffla mot. Il avait peine à croire que celle qui se tenait là, devant lui, était la princesse qu'il s'était juré de tuer. Il lui lança un regard courroucé, alors qu'elle poursuivait, en se caressant tendrement le ventre :

— J'avais peur de subir le même sort que mon père, dit-elle. Maintenant vous ne pourrez plus me tuer au risque de tuer votre propre enfant que je sens bouger, là, dans mon ventre.

Un sentiment confus, empreint de colère, de frustration et de mépris, s'empara de lui. Il se sentit humilié par cette femme qui l'avait abusé, lui, dont le seul nom faisait trembler ses ennemis les plus redoutables.

Il convoqua tout de suite son vizir, lui fit part de sa déconvenue et lui avoua, écumant de colère, son intention d'éliminer cette femme.

Lorsque le vizir vit sa détermination, il eut des craintes que cela ne

ternît la renommée de son souverain. Tuer une concubine qui porte votre propre enfant est indigne d'un roi ; mais essayer de raisonner celui-ci en pareille circonstance ne ferait qu'attiser sa colère. Il se résolut donc à dire :

— L'éliminer est toujours plus valable que de laisser courir le bruit qu'une femme ait pu vaincre le roi, qu'elle l'ait contraint à violer son serment pour un plaisir éphémère ; mais puisque la semence du roi est en elle, il vaut mieux que sa disparition se fasse dans le secret le plus absolu.

— Comment doit-on procéder alors ?

— A mon avis, le moyen le plus discret serait de la noyer dans la mer.

Le roi acquiesça et, à la nuit tombée, le vizir s'en fut chercher des hommes qui lui étaient fidèles. Ils s'emparèrent de la femme et la ligotèrent. Ensuite, ils montèrent tous sur une embarcation et prirent le large.

Profitant d'un moment d'inattention de ses hommes, le vizir jeta par dessus bord un sac de sable qu'il avait préparé, et leur fit croire que la mission était remplie.

Lorsqu'ils regagnèrent la terre ferme, chacun partit de son côté, et le vizir plaça la jeune femme dans un lieu sûr, à l'abri des regards indiscrets. Le lendemain, il informa le roi que l'affaire était close, puis sortit un beau coffret scellé incrusté d'or.

— Ô roi, je voudrais vous confier ce coffret, dit-il en le tendant au roi, il contient des objets précieux, une infime partie des nombreux dons que vous m'aviez souvent attribués. J'aimerais que vous le remettiez à mes enfants après ma mort. C'est le seul bien que je leur lègue.

Le roi accepta.

Quelques mois plus tard, la femme mit au monde un garçon d'une beauté aussi éclatante que le clair de lune à la quatorzième nuit. Il fallait lui choisir un prénom, mais lequel ? Le vizir se sentit embarrassé. Il avait peur de lui en donner un qui ne plairait pas au roi, mais il ne pouvait pas non plus laisser le fils du roi grandir sans nom. Tiens ! Le fils du roi ! Pourquoi pas ? Il le nomma donc Shâhpuhr³. Il l'éleva comme un fils et lui donna une éducation digne d'un prince, sans toutefois lui dévoiler son identité véritable. Il lui faisait toujours croire que son père était un *mamelouk* ⁴ qui travaillait pour le roi.

Pendant ce temps-là, le roi, qui commençait à prendre de l'âge,

devenait de plus en plus anxieux. Un jour, il tomba malade.

— De quoi souffrez-vous, ô roi ? demanda le vizir, inquiet.

— Le fait d'imaginer le trône vacant, voilà ce qui me fait souffrir, avoua-t-il, l'amertume dans l'âme. Qui l'occupera après ma mort ?

— Que Dieu vous préserve de la mort ! Mais c'est votre fils qui vous succédera.

— Mon fils ! fit le roi, repentant. Il aurait été là si je ne l'avais pas noyé avec sa pauvre mère. Je n'aurais pas dû céder à la colère. Comme je regrette de les avoir éliminés !

— Détrompez-vous ô roi ! déclara le vizir. Ils sont toujours vivants.

Et il lui dévoila tout.

Le roi, qui était couché, se redressa et une lueur de joie éclaira son visage. Il se sentit mieux.

Pour apporter la preuve que le garçon était bel et bien l'héritier du trône, le vizir lui proposa de faire venir ce dernier en compagnie d'une vingtaine de garçons du même âge, dont l'identité était reconnue.

— Il y a en chaque enfant une sensibilité qui le guide vers son père, comme en chaque père il y a une sensibilité qui l'attire vers son enfant, conclut le vizir.

Cette nouvelle eut un effet inespéré : le roi se rétablit comme par enchantement, et le lendemain, il siégeait sur son trône, prêt à accueillir les enfants.

Le vizir fit venir vingt garçons pareils en tout : l'âge, la beauté, la tenue... Il remit à chacun une raquette et une balle. Aussitôt, les garçons se mirent à jouer devant le roi qui regardait partout, cherchant des yeux, parmi la foule de gamins, un garçon qui lui ressemblait. Sa présence semblait les impressionner. Chaque fois que leurs balles échouaient à ses pieds, ils hésitaient à venir la chercher. Tous, sauf un, qui s'avavançait, la tête haute, l'allure fière, et venait ramasser sa balle, nullement intimidé.

L'ayant remarqué, le roi l'appela et l'interrogea :

— Comment t'appelles-tu mon garçon ?

— Shâhpuhr, répondit le garçon avec fierté.

Soudain, le visage du roi s'illumina.

— Tu es bien le fils du roi ! s'écria-t-il avec joie. Tu es mon fils !

Il le prit dans ses bras et lui baisa tendrement le front.

Le vizir appela aussitôt les notaires pour confirmer respectivement

les liens entre le garçon et son père. Ensuite, il appela la mère du prince, qui entra à son tour. Le roi posa sur elle un regard ébloui. Elle était aussi gracieuse que lors de leur première rencontre. Elle s'inclina légèrement puis baisa la main du roi qui décida aussitôt de l'épouser.

Ce fut le moment choisi par le vizir pour réclamer son dû.

— Ô roi, dit-il, un besoin urgent m'oblige à reprendre mon coffret.

Lorsque le coffret lui fut remis en présence des notaires, le vizir l'ouvrit et le montra au souverain. Celui-ci en fut stupéfait. Dans le coffret, point de diamants ni de bijoux, mais plutôt le mâle du vizir⁵ et ses deux femelles⁶. En effet, ce dernier s'était volontairement castré pour qu'il n'y ait aucun doute sur la chasteté de la femme et la légitimité du prince héritier. Les notaires témoignèrent que l'ablation avait bien eu lieu la veille de l'enlèvement.

Le roi resta un moment sidéré, puis exprima sa reconnaissance et sa gratitude au vizir pour son dévouement, sa fidélité et sa vertu. Il lui fit don d'un coffre plein de diamants et de perles.

Le serviteurs du roi

On raconte qu'un roi était adoré par son peuple pour sa bonté, son équité et sa loyauté. Il n'était pas heureux pour autant, car les années passaient sans qu'il eût une descendance qui lui succéderait à la tête du royaume. Malgré les prescriptions des médecins, les recommandations des guérisseurs, voire les prières des éminents imams, sa femme ne lui donnait pas l'héritier tant espéré.

Animé par un amour sincère pour elle, il se refusa à lui imposer une co-épouse. Mais être privé d'héritier le peinait et le rendait profondément triste.

Il y avait dans le palais un serviteur nommé Zahrane que le roi appréciait particulièrement pour sa fidélité et son dévouement. Ce serviteur avait l'habitude de prendre congé une fois par mois pour aller voir sa femme à l'autre bout de la ville. Lui non plus n'avait pas d'enfant, mais, contrairement au roi, il gardait toujours espoir, et chaque fois qu'il rencontrait son maître, il tentait de le rassurer :

— Il ne faut pas désespérer de la miséricorde de Dieu Tout-Clément, lui disait-il. Rappelez-vous Altesse, qu'*après l'épreuve, viendra le salut*.

Ce jour-là, en revenant de chez lui, Zahrane était gai. Sa gaieté contrastait avec l'anxiété du roi.

— Ne vous avais-je pas dit Altesse qu'il ne faut pas désespérer de la miséricorde de Dieu ? annonça-t-il tout content. Ma femme est enfin enceinte.

— Louanges à Dieu, fit le roi, le visage soudain éclairé par une lueur d'espoir. Je suis content pour toi.

Il se remit alors à espérer. Il se disait : « Ce qui est arrivé à Zahrane pourrait bien m'arriver, et je pourrais enfin retrouver la sérénité. »

Mais quelques jours après, il fit venir son serviteur et lui déclara d'une voix grave :

— Je ne pense pas que ma femme puisse un jour enfanter. A vrai dire, j'ai perdu toute illusion de devenir père. Alors voilà ce que tu dois faire. Tu prendras ton épouse et tu iras t'installer dans une contrée où personne ne vous connaît, tous les deux. Quand elle accouchera, tu me ramèneras l'enfant. Il sera mon héritier. Ainsi ai-je décidé.

Surpris, Zahrane resta médusé.

— Bien évidemment, ajouta-le roi, personne ne doit savoir qu'il s'agit de ton enfant, en dehors de nous quatre, qui sommes concernés. Réfléchis bien. C'est une chance pour ton fils. Un jour, il sera le roi de ce pays.

— Et si... si c'est une fille ? balbutia Zahrane.

— Elle sera reine, affirma le roi, sans hésitation.

Zahrane resta un moment silencieux. Il imagina longuement l'avenir auquel était promis son fils, et finit par accepter.

— C'est un honneur que vous me faites Altesse, déclara-t-il. Je suis prêt à vous faire don, non seulement de ma descendance, mais aussi de ma vie, s'il le faut.

Il s'en fut annoncer la bonne nouvelle à sa femme. Fidèle et obéissante, celle-ci se laissa facilement convaincre, imaginant déjà l'avenir radieux auquel était promis son futur enfant. Ils déménagèrent donc et prirent soin de s'établir dans un lieu peu habité où ils étaient totalement inconnus.

Après leur départ, le roi fit courir le bruit que sa femme était enceinte, puis il ordonna au crieur public d'aller annoncer l'heureux événement. Le bon peuple, qui adulait son souverain, accueillit la bonne nouvelle dans la ferveur et l'allégresse. Et l'événement donna lieu à des festivités qui se prolongèrent des jours et des nuits.

Neuf mois plus tard, la femme de Zahrane mit au monde un garçon aussi beau que la pleine lune. Pendant ce temps, le roi avait soustrait sa femme aux regards, la faisant vivre dans une réclusion dorée où personne, à part lui, ne venait troubler sa solitude. Tous étaient persuadés qu'elle poursuivait sa grossesse dans la quiétude. Jusqu'au jour où Zahrane et sa femme revinrent discrètement en ville, et s'en furent, par une nuit noire sans lune, remettre le nourrisson au roi.

Dès le lendemain, le roi envoya le crieur public annoncer la naissance d'un garçon qui venait assurer la continuité du lignage royal. Les gens, venus de toute part, se rassemblèrent devant le palais pour acclamer le prince héritier. Ils purent enfin voir la femme du roi. Elle était debout, sur le balcon, tenant fièrement dans ses bras le nouveau-né, à côté de son mari qui jetait à la foule bigarrée des poignées de pièces d'or.

Les festivités durèrent cette fois-ci trois mois, au cours desquels le roi organisa des festins et des soirées musicales dans les quatre coins de la ville. Entre-temps, il avait comblé Zahrane et sa femme de cadeaux somptueux et permis à celle-ci d'être la nourrice du petit

prince. Tâche dont elle s'acquitta, on le devine, avec beaucoup de plaisir et de dévotion.

Ils étaient tous heureux. Mais quelques mois plus tard, le roi tomba malade et rendit l'âme. Ce fut donc sa femme qui prit les rênes du pouvoir, et très vite, les choses se gâtèrent pour Zahrane et son épouse.

En effet, la femme du roi défunt, qui craignait que le secret ne fût un jour dévoilé, les contraignit à l'exil et les menaça des pires châtiments s'ils osaient divulguer la véritable identité du petit prince. Ils se séparèrent donc de leur enfant et quittèrent leur pays, les larmes aux yeux, la mort dans l'âme, pour s'établir dans une bourgade retirée. Ils passèrent leurs jours à regretter d'avoir cédé leur propre chair.

Des années durant, ils guettaient la moindre nouvelle en provenance de leur pays, espérant déceler dans les vagues rumeurs l'accomplissement de leur enfant ; jusqu'au jour où la femme de Zahrane, au comble du chagrin et du désespoir, mourut.

Après l'enterrement, Zahrane se retrouva seul, sans famille, sans amis. Désormais, plus rien ne le retenait dans ce lieu de solitude et de désolation. Il décida alors de rentrer chez lui. Que pouvait-il craindre après avoir tout perdu. La mort ? S'il pouvait voir son fils, ne serait-ce qu'une seule fois, il accueillerait l'ange de la mort à bras ouverts.

Il reprit donc le chemin du retour et arriva en ville le jour où son fils allait être intronisé. Se mêlant à la foule dense, venue faire allégeance au nouveau roi, il l'acclama de toutes ses forces, les yeux remplis de larmes de joie, le cœur imbu de fierté. Il eut soudain une folle envie d'approcher son fils de plus près.

Au lendemain du couronnement, il trouva le moyen de se faire engager parmi les serviteurs du palais, où il ne rencontra aucune de ses vieilles connaissances. Il put ainsi voir son fils de plus près, l'écouter donner des ordres, ou l'entendre chanter à ses heures de solitude, un chant langoureux. Il en était fier et heureux.

Mais ce bonheur fut malheureusement de courte durée. En effet, la femme du roi défunt le reconnut. Craignant que l'apparition de cet homme ne fût le prélude à un chantage, elle décida de s'en débarrasser.

La nuit tombée, elle déroba une bague précieuse, chère au jeune roi, et la dissimula. Lorsque celui-ci s'aperçut de la disparition du bijou, il menaça de châtier tous les serviteurs sans distinction, si on ne le retrouvait pas. On fouilla tous les recoins du palais de fond en comble. Peine perdue. La bague demeura introuvable.

Quand le jeune roi apprit que les recherches avaient échoué, il décida de mettre ses menaces à exécution.

C'est alors que la reine intervint :

— Nos serviteurs sont d'honnêtes gens, avança-t-elle ; cela ne peut être que le fait d'un intrus.

Etant étranger parmi ce beau monde grouillant, Zahrane fut vite accusé, arrêté et jeté en prison en attendant d'être Jugé.

Ce soir-là, alors qu'il méditait au fond de sa cellule sur l'ironie du sort, il reçut la visite inattendue de la femme de l'ancien roi. Elle lui déclara qu'elle était prête à lui rendre sa liberté, à condition qu'il quitte le pays définitivement.

— Je préfère affronter mon triste sort, dit-il, que de continuer à vivre loin de mon fils.

— Tant pis pour toi, rétorqua la femme. Tu l'auras voulu.

Le lendemain, on traîna Zahrane devant le jeune roi. Celui-ci lui intima l'ordre d'avouer son méfait et de restituer la bague, sinon il serait mis à mort.

Zahrane demeura tout interdit en entendant son propre fils le menacer de mort. Il déclara, le cœur rempli de tristesse :

— Hélas ! Votre père, que j'avais longtemps servi avec déférence et dévouement, n'est plus de ce monde pour apporter la preuve de mon honnêteté.

— Comment peux-tu prétendre avoir connu feu mon père, alors que personne ici ne te connaît ?

— Votre mère m'est témoin, dit-il.

Interrogée, celle-ci avoua n'avoir jamais vu cet étranger. Du coup, le cas du vieux serviteur se retrouva aggravé. Après le vol, le mensonge.

Furieux, le jeune roi donna l'ordre d'emmener le coupable pour lui trancher la tête et le suspendre à l'entrée de la ville.

Alors que les gardes entraînaient le pauvre Zahrane vers la mort, une voix retentit dans les couloirs du palais :

— Arrêtez ! Vous allez tuer un innocent !

C'était la reine qui se précipitait vers le jeune roi, la bague dans la main.

— Je l'ai trouvée par hasard dans ma chambre, prétendit-elle.

En réalité, elle avait passé une nuit blanche, tourmentée par les remords. Mesurant les graves conséquences de sa ruse, elle réalisa

qu'en fait, elle allait pousser un fils à tuer son père.

Le jeune roi fut le premier à se sentir soulagé. Il rendit grâce à Dieu d'avoir évité une injustice puis il proposa à Zahrane :

— Que demandes-tu pour réparer le préjudice ?

— Vous servir comme j'avais servi votre regretté père, paix à son âme !

Dans la foulée, la femme du roi déclara reconnaître enfin l'ancien serviteur.

Le jeune roi se félicita du dénouement de cette affaire et annonça :

— Puisque mon père t'avait choisi comme son serviteur personnel, moi aussi je ferai pareil.

Zahrane fut réhabilité. Il continua à garder le secret en respect au serment fait à son roi. Ainsi le jeune monarque ne sut jamais que son fidèle serviteur n'était autre que son vrai père.

Le vizir déchu

On raconte qu'un vizir pieux, bienveillant et magnanime se faisait un devoir de servir son sultan avec fidélité et abnégation. Attaché au respect de la justice et de l'équité, il conquist l'adhésion du peuple qui semblait fasciné par cet homme de foi. Ses détracteurs dans les hautes sphères du pouvoir voyaient d'un mauvais œil son attachement aux valeurs et sa défense des justes causes. A leurs yeux, cet homme, qui les traitait sur le même pied d'égalité que les gens du peuple, ne pouvait que nuire à leurs intérêts.

Ils commencèrent à colporter des mensonges à son sujet auprès du sultan, puis se mirent à l'accuser de fautes graves. Ils ne cessèrent de le discréditer aux yeux du souverain espérant que celui-ci finirait par le désavouer.

Le sultan, qui n'avait remarqué aucun changement dans la conduite de son compagnon de longue date, ne tenait pas compte de ces allégations et continuait à lui témoigner sa confiance. Mais, rancuniers et jaloux comme ils étaient, les ennemis du vizir ne s'avouèrent pas vaincus pour autant. Ils décidèrent de lui tendre un piège.

Un jour qu'il était chez lui, un étranger vint le voir.

— J'ai l'intention d'ouvrir un commerce dans votre ville, dit-il. Une partie de ma marchandise est arrivée à bon port, mais le plus gros tarde à venir, et je suis obligé de repartir pour l'acheminer jusqu'ici. Aussi, comme je ne connais personne dans cette ville, je me suis renseigné pour laisser en dépôt ma marchandise, composée essentiellement d'objets de valeur, chez une personne de confiance. Tous ceux que j'ai interrogés vous ont désigné. « Il n'y a pas mieux que notre vizir », m'ont-ils affirmé. Alors je suis venu vous prier d'accepter que je vous confie mes biens jusqu'à mon retour.

Le vizir accepta. Aussitôt, l'étranger fit décharger plusieurs caisses dans la maison du vizir, puis prit congé et disparut.

Le jour même, le sultan, entouré de ses gardes, arriva inopinément chez le vizir. Celui-ci l'accueillit non sans surprise :

— Que me vaut l'honneur de cette visite ô sultan ?

Ignorant sa question, le sultan lui demanda sèchement :

— Où sont les caisses que tu as reçues aujourd'hui ?

— Dans la cave, répondit le vizir, de plus en plus étonné.

Le sultan se dirigea sur-le-champ vers la cave, devançant le vizir et la garde, jusqu'à ce qu'il fût devant les caisses, alignées l'une à côté de l'autre. Il les montra du doigt en demandant au vizir sur le même ton ferme :

— Que contiennent-elles ?

— Des objets... des objets de valeur, répondit le vizir presque à mi-voix.

Le sultan lui lança un regard haineux et enjoignit à ses soldats de forcer les serrures. Ceux-ci s'exécutèrent, et en un clin d'œil les caisses furent ouvertes.

Il n'y avait que des armes.

Le vizir fut saisi de stupeur, alors que le sultan, fou de rage, hurlait à en perdre haleine :

— Tu accumules les armes !? Tu complotes contre moi pour me destituer ?

Le vizir demeura interdit, le visage blême, le regard figé. Au bout de quelques instants d'hébétude, il comprit qu'il était victime d'un piège. L'étranger, en réalité, était un homme à la solde des adversaires du vizir qui firent croire au sultan que ce dernier entassait les armes pour s'emparer du pouvoir.

Le vizir était abattu. Il savait désormais jusqu'où pouvait aller la haine que certains lui portaient.

Quant au sultan, se sentant trahi par son compagnon de toujours, il enjoignit à ses hommes de le mettre en prison, en attendant de le jeter dans la fosse aux chiens pour qu'il y subisse un horrible sort. Le souverain était fermement résolu de lui infliger le châtiment réservé aux traîtres.

En effet, il y avait, dans le sous-sol du palais, des chiens féroces dressés par un veneur, et chaque fois que le sultan voulait destiner un condamné à une fin atroce, il le faisait ligoter et jeter en pâture à ces bêtes déchaînées.

Dès le lendemain, on fit venir le prisonnier devant le sultan pour lui faire subir la sentence. Les adversaires du vizir jubilaient en le voyant ligoté, la mine affligée, le regard perdu.

Face à la décision irrévocable du sultan, le vizir sollicita un répit :

— Ô sultan ! implora-t-il. Ayez la générosité de m'accorder un délai de deux semaines.

— Pour quoi faire ? demanda le sultan, intransigeant.

— Je dois partager mes biens entre les membres de ma famille, choisir un tuteur pour mes enfants, payer mes dettes et récupérer mes crédits.

— Et qui me garantit que tu ne chercheras pas à prendre la fuite?

— Vous avez ma parole, déclara le vizir.

— Ce n'est pas suffisant, objecta le sultan, les yeux chargés d'un regard rempli de haine, sauf si quelqu'un se porte garant que tu ne t'échapperas pas.

Un homme parmi l'assistance se leva et se porta volontaire. C'était un haut personnage du royaume qui vouait au vizir une fidélité sans faille.

— Je te préviens, lui dit le sultan sur un ton menaçant ; c'est toi que je punirais si le condamné ne revenait pas.

L'homme acquiesça et le sultan accorda au vizir les deux semaines requises.

Ce dernier rentra chez lui, régla ses affaires, choisit parmi ses proches un tuteur pour ses enfants, et avant de faire ses adieux à sa famille, prit une bourse contenant cent pièces d'or puis s'en fut voir le veneur. Il lui proposa cette somme à condition de le laisser s'occuper lui-même des chiens pendant deux semaines.

Le veneur prit l'argent et confia les chiens au vizir. Ce dernier commença à s'en occuper jour et nuit, à les nourrir de sa propre main jusqu'à ce qu'ils fussent habitués à lui. Dès qu'ils le voyaient, ils se précipitaient à sa rencontre et se mettaient à lui lécher affectueusement les mains.

Lorsque le délai indiqué fut écoulé, le sultan fit venir le condamné et ordonna de le faire exécuter. On le ligota et on le jeta aux chiens. Mais au lieu de le déchiqeter comme l'assistance s'y attendait avec impatience et délectation, ceux-ci se mirent à jouer avec lui en remuant la queue, et à mordiller tendrement ses mains.

Saisi de stupéfaction devant ce spectacle hallucinant, le sultan fit de nouveau comparaître le vizir devant lui.

— Dis-moi la vérité, lui ordonna-t-il. Pourquoi les chiens t'ont-ils épargné ?

— Ô sultan ! Sachez que le délai que vous m'avez accordé, je l'ai en fait consacré à ces animaux. Pendant ces deux semaines, je me suis pleinement occupé d'eux.

— Pour quelle raison ? demanda le souverain, toujours stupéfait.

— Je vous ai servi durant trente ans, et le résultat a été ma condamnation à mort, sur la foi des allégations calomnieuses et des accusations non fondées. Tandis que les chiens, je les ai servis durant deux semaines seulement, et le résultat a été ce que votre Altesse a vu.

Rouge de honte, le sultan se confondit en excuses et lui proposa de lui livrer ses détracteurs.

— Que le sultan me pardonne, fit le vizir. Je n'ai nullement l'intention de me venger ; mais rien ne sera plus comme avant. En faisant mes adieux à ma famille, j'ai déjà quitté ce monde. Depuis un certain temps, je sentais que ma vie était ailleurs, que la vie des palais avait peu d'intérêt pour moi. Je préfère me retirer de ce monde fait de haine, de complots et de trahisons, pour aller vivre en ascète dans une grotte.

Le sultan le lui accorda à contrecœur.

Le lendemain, le vizir se revêtit d'un cilice, se chaussa de sandales usées, prit un bâton et une besace, et s'en alla chercher refuge dans une caverne isolée.

Personne ne le revit plus jamais.

L'éléphant du sultan

On raconte qu'un sultan avait ramené d'un long voyage un bel éléphant offert par le roi des Indes. Dès son arrivée, il donna l'ordre de construire un enclos où l'animal se sentirait à l'aise.

On fit dresser un enclos à ciel ouvert, entouré de barricades. En peu de temps, l'éléphant devint une attraction. Chaque jour, le sultan, accompagné de sa fille unique, la belle Nacima, venait le voir et admirer la façon dont il se servait de sa trompe pour se nourrir, se désaltérer ou se laver. Les gens du palais, eux aussi, passaient leur temps libre à contempler l'étrange animal.

Quelques semaines après, l'éléphant, habitué aux grands espaces, trouva l'endroit trop petit à son goût. Il commença d'abord à montrer des signes de rébellion, puis un jour, défonça la barricade et s'en fut sillonner les prés.

Au début, ravis de voir l'étrange animal déambuler à travers les prés, les paysans venaient de toute part découvrir sa forme particulière et apprécier sa force phénoménale. Ils durent vite déchanter lorsqu'ils réalisèrent qu'il détruisait leurs récoltes en toute impunité. Il piétinait les pousses, écrasait les plantes, arrachait les arbustes... Même les arbres n'étaient pas épargnés. Chaque fois qu'il traversait les champs ou les vergers, il ne laissait derrière lui que désastre et désolation.

Outrés, les chefs de quelques tribus concernées décidèrent d'aller se plaindre au sultan.

Un matin, ils prirent le chemin du palais en file ordonnée, déterminés à faire entendre leur voix. Ils voulaient montrer au sultan leur dépit de voir le fruit de leur labeur ravagé, et lui dire clairement de maintenir l'éléphant en captivité.

Mais à peine eurent-ils franchi le seuil de la grande porte d'entrée du palais, que les derniers de la file, redoutant la réaction du souverain, s'en allèrent, l'un après l'autre, sur la pointe des pieds. Du coup, celui qui était en tête de file, se retrouva seul face au monarque, sans le savoir.

— Ô sultan ! dit-il. Je suis venu plaider au nom de toutes les tribus de la région.

— De quoi s'agit-il ? demanda le sultan.

— Votre éléphant... ajouta le paysan en se retournant derrière lui.

Il voulait conforter ses dires par l'avis de témoins oculaires, et fut saisi de stupeur en découvrant qu'il était seul.

— Qu'a-t-il mon éléphant ? fit le sultan.

Effaré, le pauvre paysan demeura muet comme une carpe, transpirant de sueurs froides. Puis il se ressaisit et déclara d'un ton résolu :

— Il lui faut... une femelle!

Un instant étonné, le sultan partit d'un éclat de rire qui laissa le paysan pantois, avant de dire :

— Tiens ! Comment n'y ai-je pas pensé ?

Puis, changeant de ton, il incita le paysan à lui avouer l'objet de sa requête :

— Qu'est-ce qui t'amène ? Dis-moi la vérité.

— Pas avant que vous ne garantissiez ma sécurité.

— Tu as ma parole, promit le sultan.

Le paysan lui raconta alors toute l'histoire sans omettre ses craintes. Le monarque se montra conciliant et lui demanda :

— Que me conseilles-tu de faire ?

— A mon avis, dit le paysan, il faudrait lui aménager un endroit spacieux en dehors du palais, où il pourrait se déplacer à son aise. Cet endroit devrait être entouré non pas d'une enceinte ou de barricades, mais d'obstacles naturels : des fosses, des buttes de terre, des étangs... Il se sentirait mieux ainsi et n'éprouverait plus le besoin de s'évader au risque de dévaster nos récoltes, qui sont bien évidemment les vôtres et celles de vos loyaux sujets.

L'idée plut au sultan. Il proposa alors au paysan de s'occuper de l'éléphant.

— Je ne pense pas être en mesure d'assumer cette tâche, s'excusa ce dernier. En revanche, j'ai un fils qui accepterait volontiers de le faire.

C'est ainsi que l'on aménagea un terrain semblable à, une petite forêt, semé d'obstacles et d'embûches. On y installa l'éléphant et on chargea le fils du paysan de veiller sur son bien-être.

Les paysans retrouvèrent la sérénité. Les curieux purent admirer le courage et le savoir-faire du jeune homme qui côtoyait le pachyderme sans crainte. Quant au sultan, qui était satisfait du travail accompli

par le jeune homme, il trouvait un plaisir immense à amener sa fille Nacima visiter *le jardin de l'éléphant* comme il l'appelait.

Puis le temps passa. Vint un jour où Nacima, impressionnée par la masse peu commune de l'éléphant, demanda à son père s'il était possible de peser un tel animal. Le sultan eut beau réfléchir, la question resta sans réponse.

Hanté par ce problème, il fit le serment de donner sa fille et la moitié de son royaume à celui qui résoudrait l'énigme.

Le crieur public fit circuler l'annonce et aussitôt les prétendants affluèrent de tous les pays voisins. Des princes, des notables, des fils de dignitaires... Tous étaient venus tenter leur chance. Ils essayèrent tous les moyens, sans résultat.

Refusant d'abdiquer, le sultan envoya encore une fois le crieur public annoncer que l'épreuve était ouverte à tout participant, sans distinction.

Les nobles prétendants se sentirent offusqués et tentèrent de s'y opposer, mais le souverain les désapprouva.

— Peu importe le rang où la richesse du prétendant, dit-il avec force.

Des gens du peuple se présentèrent à leur tour et essayèrent vainement. Quand ce fut au tour du fils du paysan de parler, il fit une révérence devant le sultan et les assistants firent silence pour l'écouter.

— Il faut mettre l'éléphant dans une embarcation, expliqua-t-il, et marquer sur les deux flancs de celle-ci l'endroit où arrivera l'eau. Puis faire sortir l'animal et le remplacer par des pierres que l'on aura pesées à l'avance. Ensuite, il suffit de remplir l'embarcation de pierres jusqu'à ce que l'eau parvienne au même niveau que lorsque l'animal était dedans. Le poids des pierres employées sera le poids de l'éléphant.

A peine eut-il terminé que le sultan exulta en levant les mains au ciel :

— *Allah Akbar!* s'écria-t-il. Je savais que mon éléphant était entre de bonnes mains. Désormais ma fille le sera également.

Voilà comment un fils de paysan épousa la fille du sultan et posséda la moitié du royaume.

On raconte aussi que, quelques années après, il succéda au sultan, et devint le maître du royaume. Quant à l'éléphant, le jeune sultan ne le quitta point, puisqu'il l'avait choisi comme monture.

La jarre d'huile

Un marchand voulut faire le pèlerinage à La Mecque. Il était en possession d'une quantité de pièces d'or acquise à la sueur de son front durant de longues années. Par crainte d'être volé pendant son absence, il eut l'idée de cacher son argent dans une vieille jarre. Il la remplit d'huile d'olive, la recouvrit d'une couche de gypse, puis l'emporta à bout de bras et s'en fut voir son voisin le droguiste.

— Cher voisin, lui dit-il, le devoir m'appelle. Je dois prendre la route pour les Lieux saints. Aussi, je voudrais te confier en dépôt cette jarre d'huile jusqu'à mon retour, si *Allah* le veut.

— Avec plaisir, fit le droguiste non sans étonnement, voyant bien que la jarre n'était pas un objet de valeur, ni l'huile un produit rare.

— C'est tout ce que j'ai de plus précieux, déclara le marchand, comme pour se justifier. La jarre, je l'ai héritée de mon père, quant à l'huile, elle provient de ma terre natale. C'est pour cela que j'y tiens beaucoup.

Le droguiste le rassura, et lui promit que la jarre serait en sécurité, là, dans son échoppe, à côté de sa propre marchandise.

— Va ton chemin sans crainte, ajouta-t-il. Qu'*Allah* guide tes pas et te ramène sain et sauf.

Le marchand le remercia infiniment et retourna chez lui préparer sa besace, puis se joignit à la caravane qui partait pour La Mecque.

Quelques semaines plus tard, la ville connut une pénurie d'huile. Chez le droguiste, comme ailleurs, l'huile commençait à manquer sensiblement, jusqu'au jour où sa femme lui apprit qu'il n'en restait plus une goutte à la maison pour préparer à manger.

— Que faire ? se dit-il. Toutes les échoppes sont vides.

Puis il se rappela de la jarre de son voisin, consignée chez lui en dépôt.

— Ce serait malhonnête de ma part d'utiliser quelque chose qui ne m'appartient pas, pensa-t-il. Mais ai-je vraiment le choix ?

Il en parla à sa femme. Deux avis valent mieux qu'un, songea-t-il.

— On prend juste ce qu'il faut, suggéra l'épouse. Et lorsque tu

achèteras notre provision d'huile, tu rendras la quantité dont tu t'es servi.

Le mari hésita un instant, puis se laissa tenter.

Il se munit d'une bonbonne et revint à son échoppe. A l'aide d'un couteau, il enleva le gypse et décacheta la jarre. Puis il prit la bonbonne et s'apprêta à la remplir. Mais à peine fit-il pencher la jarre, que des pièces de monnaie tombèrent en même temps que l'huile versée au fond de la bonbonne.

Intrigué, il glissa deux doigts dans le récipient et en tira une pièce. Il fut surpris de découvrir que c'était de l'or. Mû par une curiosité accrue, il plongea sa main dans la jarre jusqu'au coude, et tâta fébrilement son contenu. Ce que ses doigts heurtèrent lui fit tourner la tête. Il comprit tout à coup pourquoi son voisin tenait tant à lui confier cette jarre.

Il s'en fut chercher un seau et une grande écuelle en bois, ferma la porte de son échoppe à double tour et vida la jarre en entier dans l'écuelle. Puis, se servant de ses deux mains comme d'une louche, il entreprit de repêcher les pièces d'or et de les mettre dans le seau. Ensuite, il remplit la bonbonne, remit l'huile restante dans la jarre et regagna son domicile.

Le soir même, il revint s'enfermer dans son échoppe et commença à nettoyer les pièces d'or en les plongeant dans la semoule de son, puis en les frottant pièce par pièce. Lorsqu'il eut terminé, il les glissa soigneusement dans un coffret qu'il cacha dans un lieu sûr.

Quelques jours après, l'huile fut de nouveau sur les étagères. Le droguiste en acheta une certaine quantité. Il remplit la jarre, la reboucha d'une couche de gypse et la remit à sa place comme si de rien n'était.

Beaucoup plus tard, le marchand, revenu du pèlerinage, s'en fut chez le droguiste chercher son dû.

— Voilà ton bien, cher voisin, dit celui-ci en souriant.

Pour le remercier, le marchand lui donna un flacon de musc, un chapelet d'ambre et du benjoin à mâcher pour sa femme, puis il prit sa jarre et rentra chez lui.

Quelle ne fut pas sa stupeur quand il découvrit que son or avait disparu. Il revint promptement chez le droguiste et lui en fit la réclamation. Ce dernier, changeant ouvertement d'attitude, l'accueillit de façon peu aimable.

— De quel or parles-tu ? lui dit-il sèchement. Tu m'as confié une jarre d'huile et je te l'ai rendue telle quelle.

Le marchand eut beau le supplier de lui rendre son bien, lui rappeler le châtiment qu'*Allah* réserve à celui qui trahit la confiance, le droguiste demeura imperturbable. Il se permit même d'accuser son voisin de fausses allégations.

— C'est à toi de craindre *Allah*, plus que jamais, maintenant que tu es *hâjî*, s'exclama-t-il d'indignation. Tu devrais avoir honte de calomnier des gens honnêtes !

Se sentant dupé, le marchand s'en alla porter plainte devant le khalife. Celui-ci fit convoquer le droguiste qui avança les mêmes arguments.

— Ô Emir des croyants ! dit-il. Cet homme m'accuse injustement. Lorsqu'il est venu me voir pour la première fois, il m'a confié une jarre hermétiquement fermée, en précisant lui-même qu'elle contenait de l'huile. Cette jarre, dont j'ignore jusqu'à maintenant le contenu, je la lui ai rendue telle quelle.

— Est-ce vrai ? demanda le khalife au marchand.

— Oui, acquiesça humblement ce dernier.

— As-tu mentionné qu'elle contenait autre chose que de l'huile ?

— Non, répondit le marchand.

— Alors rien ne prouve que cet homme t'a volé, trancha le souverain.

Frustré, le marchand quitta le palais tête basse et s'en remit à Dieu.

Cette affaire s'ébruita très vite et fit le tour de la ville. Tout le monde en parlait.

Un soir, alors que le khalife et son vizir, déguisés, faisaient un tour d'inspection dans les quartiers de la ville, ils surprirent un petit groupe d'enfants se livrant à un jeu insolite, au clair de lune.

Assis sur une marche d'escalier, le plus grand d'entre eux qui était flanqué d'un garçon plus jeune se tenant debout, le torse bombé, rigide comme une sentinelle, interrogeait deux autres garçons du même âge, debout eux aussi, en face de lui.

— Cet homme prétend que tu as trahi sa confiance et volé son argent.

— Faux ! Votre Altesse ! s'indigna l'un des deux garçons. La jarre qu'il m'a apportée ne contenait que de l'huile.

— Comment le sais-tu puisqu'elle était fermée ? renchérit le grand garçon.

— C'est lui qui me l'a affirmé.

— Et toi ! ajouta le grand s'adressant au deuxième garçon d'en face. Es-tu sûr d'avoir caché des pièces d'or dans la jarre ?

— Ô Emir des croyants ! dit ce dernier. Comment accepterais-je d'accuser injustement cet homme, alors que je viens d'effectuer le pèlerinage à La Mecque afin de purifier mon âme ?

— Hum ! fit le grand, se donnant un temps de réflexion en caressant son menton.

Dissimulés dans un coin d'ombre, le khalife et son vizir suivaient, abasourdis, la scène qui se déroulait sous leurs yeux. Ils avaient compris que ces jeunes représentaient à leur manière l'affaire du marchand et du droguiste qui n'avait de cesse de revenir sur toutes les bouches.

— Garde ! ordonna le grand d'un ton ferme à celui qui se prenait pour une sentinelle. Va fouiller minutieusement l'échoppe et la maison du droguiste.

Le jeunot bomba le torse, s'éloigna de quelques pas et disparut derrière une bâtisse. Un instant après, il revint avec un petit sachet plein de cailloux, le donna au grand et reprit sa position initiale.

— D'où viennent ces pièces ? demanda le grand à celui qui tenait le rôle du droguiste en soupesant le sachet.

— C'est le fruit de mon travail, Altesse, déclara celui-ci.

— Garde ! ordonna le grand. Apporte-moi un seau d'eau.

Le jeunot s'exécuta et ramena un petit seau qu'il posa par terre devant le grand.

— On va voir maintenant, annonça ce dernier. Je vais mettre ces pièces dans l'eau du seau. Si elles étaient dans la jarre, les tâches d'huile finiront par remonter à la surface. Ce sera la preuve évidente que le marchand dit la vérité. Sinon, le droguiste est innocent.

Joignant l'acte à la parole, il vida le sachet de cailloux dans le seau, se pencha dessus, patienta un moment puis leva les bras au ciel en exultant :

— Dieu soit loué ! Tu es découvert droguiste ! Malgré tes efforts pour nettoyer les pièces, l'huile est restée collée dessus. Et c'est elle qui a causé ta perte.

Enchanté, le khalife faillit quitter sa cachette pour serrer dans ses bras ces braves garçons étincelant d'éloquence et de perspicacité, leur exprimer son admiration, n'eût été le vizir qui lui rappela le devoir de discrétion, afin que les sorties nocturnes continuassent à apporter leur enseignement.

Le lendemain matin, le khalife fit convoquer à nouveau le marchand et le droguiste, et suivit la même démarche que celle empruntée, la veille, par les jeunes garçons.

Les pièces d'or retrouvées dans l'échoppe du droguiste furent mises dans une cuvette d'eau et les tâches d'huile ne tardèrent pas à remonter sur la surface.

Le khalife rendit justice, remerciant en son for intérieur les jeunes héros de cette nuit mémorable de l'avoir ingénieusement éclairé.

Le droguiste, confondu, fut sévèrement châtié. Le marchand, l'honneur sauf, retrouva le sourire, et ses biens lui furent restitués.

Le sultan insouciant

On raconte qu'un sultan avait déployé beaucoup d'efforts pour imposer son autorité sur un royaume très étendu. Mais une fois la population soumise et la paix acquise, il se laissa entraîner par les fastes du pouvoir et négligea, peu à peu, de protéger son royaume contre la convoitise des ennemis.

A ses yeux, chaque jour qui pointait était une occasion propice au jeu d'échecs, à la chasse, aux randonnées équestres et à d'autres loisirs. Il se divertissait à longueur de journée, se souciant peu des conseils de son vizir.

Cette situation ne changea point, jusqu'au jour où un roi ennemi, défiant l'autorité du sultan, envoya ses soldats effectuer des incursions dans le royaume, semant la terreur parmi la population, la soumettant au massacre et au pillage. Puis, encouragé par l'absence de réaction de l'armée adverse, il s'était mis à conquérir des régions entières et s'apprêtait à envahir tout le royaume et à chasser son souverain.

Pressentant l'imminence du danger, le vizir s'en fut prévenir le sultan. Il le trouva étendu sur un divan, admirant de belles esclaves qui dansaient et chantaient pour son plaisir.

— Votre Altesse ! Le pays est en danger ! annonça le vizir sur un ton alarmant.

Le sultan ne se départit pas de son attitude désinvolte. D'un geste, il interrompit les esclaves pour écouter la requête du vizir.

— L'ennemi a franchi nos frontières et s'apprête à une invasion à laquelle on ne s'est pas préparé.

— Que faut-il faire à ton avis ? demanda le sultan, d'un air détaché.

— Il est temps d'arrêter les divertissements et de prendre les dispositions nécessaires pour repousser l'ennemi, déclara le vizir. Sinon, ce sera la débâcle et l'humiliation.

Le sultan l'écouta en silence puis, levant la main, fit signe aux esclaves de reprendre leurs chants.

Le vizir quitta la salle, dépité. Il sentait que le pays courait à sa perte si le sultan ne se reprenait pas. Mais à peine était-il sorti que le sultan se leva brusquement, renvoya les esclaves et s'enferma dans une

chambre.

A la nuit tombée, il prit de la gomme arabique et, au moment où il se mit à l'appliquer sur sa chevelure pour que son crâne parût chauve, une de ses servantes le surprit.

— Pas un mot sur ce que tu viens de voir, lui dit-il. Je vais m'absenter quelques jours, si on me demande, tu diras que je suis malade.

La servante acquiesça sans comprendre pourquoi le sultan se déguisait de la sorte.

Celui-ci continua à se travestir. Il enfila des vêtements usés, emporta un arc, un carquois plein de flèches, et quitta discrètement le palais.

Il passa la nuit à marcher, seul, sur la route.

Au lever du jour, parvenu aux abords du campement des forces ennemies, il s'arrêta près d'un chemin emprunté par les soldats adverses et se livra à la chasse, décochant ses flèches sur tout ce qui bougeait.

En moins d'une demi-journée, il abattit un nombre considérable de gibiers qu'il amoncela l'un sur l'autre, au point de former un tas énorme.

Une patrouille ennemie qui passait par là l'aperçut en train de chasser et d'amonceler les oiseaux et les bêtes sauvages. Les soldats furent impressionnés de constater qu'un homme seul pût abattre autant de proies.

Suspicieux, leur chef lui demanda :

— Qui es-tu ? Et que viens-tu faire ici ?

— Je suis l'esclave d'un palefrenier qui habite non loin d'ici. Il s'est fâché contre moi à cause d'une bêtise que j'ai faite. Il m'a enlevé ma tenue ordinaire et m'a obligé à mettre ces loques. Et comme il m'a aussi privé de nourriture, je me suis alors soustrait à sa vigilance pour chasser afin de pouvoir manger à ma faim.

Le chef de la patrouille l'emmena avec lui tandis que ses soldats, ravis, commençaient à emporter le gibier vers le camp. Il s'en fut voir le roi et porta à sa connaissance les faits survenus.

Curieux, ce dernier fit convoquer cet étrange esclave à l'adresse prodigieuse. Lorsque le sultan fut en sa présence, le roi, désirant le mettre à l'épreuve, lui ordonna de tirer des flèches sur des cibles désignées. Le sultan déguisé s'y plia et se mit à planter ses flèches là où le roi voulait.

Etonné par une telle habileté, ce dernier lui demanda :

— Est-ce qu'il y a dans ton pays des hommes dotés d'une telle adresse ?

— Oui. Les archers du sultan.

— Ils sont aussi adroits que toi ?

— Aussi adroits que moi !? Mais que suis-je devant les archers du sultan ? Comparé à eux, je ne suis qu'un misérable petit débutant. D'ailleurs ils n'ont pas voulu m'accepter dans leur rang. Ils disent que je n'ai pas encore assez de maîtrise pour me joindre à eux.

Le roi l'écoutait avec beaucoup d'attention, bouche bée, les yeux écarquillés.

— Pourtant, j'arrive à réaliser certains jolis coups, ajouta le sultan.

— Comme quoi par exemple ? demanda le roi, de plus en plus impressionné.

— Faites-moi apporter des aiguilles.

Lorsqu'on lui en apporta, il en prit une, la lança dans une cotte de mailles, puis la fit suivre de plusieurs autres aiguilles et les relia entre elles jusqu'à ce qu'elles eussent formé une chaîne.

Le roi demeura stupéfait. Voir un simple esclave réussir une telle prouesse remplit son cœur d'effroi.

— Comment expliques-tu alors que mon armée ne rencontre pas de résistance ? demanda-t-il au sultan.

— Si vous garantissez ma sécurité, je vous répondrai.

— Je te la garantis.

— Notre sultan vous a tendu un piège dans lequel vous vous enfoncez de jour en jour. Il attend que votre armée soit à l'intérieur du piège pour donner à des centaines de milliers d'archers le signal d'abattre vos soldats comme des gibiers. S'il n'a pas réagi à vos incursions jusqu'à maintenant, c'est parce qu'il attend le moment propice d'anéantir votre armée tout entière. Et c'est normal qu'il soit si confiant, car si, moi, le moins adroit, j'arrive à atteindre avec mille flèches mille soldats ennemis, que dire des cinq cent mille archers du sultan, capables de couper un cheveu à n'importe quelle distance ?

— Par Dieu ! s'écria le roi. C'est l'évidence même. Le sultan n'a retardé son opposition que parce que, ayant confiance en ses soldats, il nous attend de pied ferme.

Il ordonna à ses troupes de lever le camp immédiatement et de battre en retraite.

Les voyant s'enfuir comme s'ils avaient le diable aux trousses, le sultan, remis en liberté, ne put cacher un sourire.

« Voilà comment remporter une guerre sans effusion de sang » se dit-il, satisfait.

Et il reprit le chemin du retour.

Pendant ce temps-là, le vizir était très inquiet.

« Voilà cinq jours que le sultan n'est pas apparu, se disait-il. La situation devient préoccupante. »

Puis, las d'attendre que le souverain ordonnât la mobilisation générale, il s'en alla lui rendre visite dans sa loge. La servante lui expliqua qu'il était souffrant depuis quelques jours et qu'il ne voulait voir personne.

Faisant semblant de repartir, il profita d'un moment d'inattention de la servante, poussa la porte de la loge et entra. Elle était vide.

Il empoigna la servante, la rudoya et la fit menacer des pires châtiments si elle ne disait pas la vérité. Celle-ci avoua que le sultan avait quitté le palais, déguisé, voilà cinq jours.

« Il s'est enfui ! pensa le vizir, abasourdi. Il a préféré se dérober plutôt que d'assumer ses responsabilités. »

Il fit réunir le conseil d'Etat et l'informa de la situation.

— Demain, dit-il, nous devons choisir un homme capable de rassembler l'armée autour de lui pour la mener au combat et sauver le pays. Vous avez une nuit de réflexion devant vous.

Le lendemain, alors que les membres du conseil s'apprêtaient à se réunir à nouveau pour élire le commandant de l'armée, un éclaireur apporta un message rassurant :

— L'ennemi bat en retraite ! L'armée ennemie a quitté notre royaume !

Agréablement surpris, ils se congratulèrent sans comprendre la raison de cette volte-face.

A ce moment précis, s'élevèrent de l'intérieur du palais des chants et de la musique. Intrigués, les membres du conseil, le vizir en tête, entrèrent et furent saisis de stupeur. Le sultan était là, comme d'habitude, en train d'écouter de la belle musique et d'admirer ses gracieuses esclaves.

— Alors, quelles sont les nouvelles ? demanda-t-il, en faisant signe aux artistes d'arrêter leurs chants.

Le vizir lui apprit que, contre toute attente, l'ennemi avait battu en

retraite et quitté le royaume sans livrer bataille. Et qu'il en ignorait la raison.

Le sultan leur raconta alors son aventure dans les détails.

— Ce n'est pas seulement avec les armes que se gagnent les batailles, commenta-t-il.

Puis, levant la main, il fit signe aux artistes de reprendre leur récital et on chanta longuement à sa gloire.

Ahmed l'orphelin

Il était une fois un roi bon et loyal. Un jour, il reçut une lettre d'un de ses gouverneurs dans laquelle il disait qu'un marchand était mort, laissant une belle femme, un nourrisson et une grosse fortune. Il disait aussi que le roi devrait confisquer tout cela à son profit.

En réponse à cette lettre, le roi lui écrivit :

— En ce qui concerne le marchand, que Dieu ait pitié de son âme. Quant à la femme et l'enfant, que Dieu les préserve de tout mal. Quant à l'héritage, que Dieu le mette au service de la veuve et de l'orphelin. Quant au délateur qui nous a suggéré ces propositions, que la malédiction de Dieu soit sur lui.

Il le démit de ses fonctions et nomma à sa place un autre gouverneur.

Mais quelques mois plus tard, il apprit que la femme était décédée, laissant son fils seul au monde. Il le fit venir dans son palais et décida de l'adopter et de l'élever comme si c'était son fils. Entre-temps, il mit l'héritage en sûreté jusqu'à la majorité de l'enfant.

Ce dernier s'appelait Ahmed, mais tout le monde l'appelait *l'orphelin*. Même quand on citait son nom, on ajoutait *l'orphelin*.

Il grandit donc dans le palais royal, à côté du fils du roi qui était déjà un jeune homme.

Quelques années plus tard, le roi mourut, et son fils lui succéda. Avant de mourir, il lui avait vivement recommandé de prendre soin de *l'orphelin* jusqu'à sa majorité.

Le jour de son intronisation, le prince appela Ahmed et lui dit :

— Tu seras toujours aussi bien considéré que du vivant de mon père. Mais tu dois me prêter serment de ne jamais trahir ma confiance.

Ahmed lui fit le serment d'être d'une fidélité exemplaire. Le prince commença alors à lui confier des tâches dont il s'acquitta honorablement. Chaque fois qu'il lui demandait un service, le jeune homme se montrait disponible et donnait entièrement satisfaction dans tout ce qu'il entreprenait.

Un jour, le prince lui demanda d'aller chercher un chapelet de perles qu'il avait oublié dans la salle d'audience.

Lorsque Ahmed pénétra dans la salle, il surprit la favorite du prince dans les bras d'un des serviteurs du palais.

Mort de frayeur, l'homme quitta précipitamment la salle sans se retourner. Quant à la femme, se levant d'un bond, elle s'approcha du jeune homme et lui fit du charme pour le séduire.

— Que Dieu m'en garde ! s'exclama-t-il en la repoussant. Jamais je ne trahirai la confiance du prince.

Il prit le chapelet et s'en alla le remettre au souverain sans dire un mot sur la scène dont il fut témoin.

Devant le refus d'Ahmed de se laisser corrompre, la jeune femme eut très peur. Son cœur se remplit d'une peur indicible à l'idée d'être dénoncée. Elle imagina le châtiment que lui réserverait le prince une fois qu'il connaîtrait son infidélité.

Pendant les jours qui suivirent, elle resta inquiète, puis, ne remarquant aucun changement dans le comportement du prince à son égard, lequel continuait à la privilégier, elle se sentit soulagée.

Mais voilà qu'un jour, ce dernier prit une nouvelle femme en concubinage. Jeune, douce et gracieuse, elle lui fit oublier les autres femmes du harem. Il en fut si passionné qu'il négligea la favorite qui était, il n'y avait pas si longtemps, sa compagne préférée.

Celle-ci, délaissée par le prince, rongée par la jalousie et la rancœur, conclut que ce changement ne pouvait être que le fait d'Ahmed l'orphelin. Elle décida donc de se venger de lui.

Prenant un air offusqué, elle s'en fut voir le souverain et prétendit qu'Ahmed l'orphelin lui faisait des avances et voulait abuser d'elle.

Le prince réagit vertement. Se sentant trahi par ce jeune homme auquel il accordait une confiance aveugle, il décida de lui infliger le châtiment qu'il méritait.

Il fit venir un de ses fidèles et lui confia :

— Lorsque quelqu'un viendra avec un plateau en or te dire que le prince veut que tu le remplisses de musc, tu devras le tuer, lui trancher la tête et me la ramener couverte du napperon sur ce même plateau.

Une semaine plus tard, le prince organisa des festivités auxquelles furent conviés les hauts personnages, les dignitaires, les poètes... Alors qu'il était en bonne compagnie, en train d'écouter les déclamations de poètes louant ses mérites, il appela Ahmed et lui désigna un plateau en or qui était devant lui.

— Va voir Un tel, lui ordonna-t-il, et dis-lui que le prince veut que

tu le remplisses de musc.

Le jeune homme prit le plateau et s'en alla. Il passa devant un groupe d'invités, assis à l'écart, dégustant les bons mets et se racontant des anecdotes. Un marchand qui le connaissait le retint et lui proposa de se joindre à eux.

— Désolé, s'excusa-t-il. Je dois remettre ce plateau à Un tel pour le remplir de musc et le rapporter tout de suite au prince.

— Ce n'est pas une mission compliquée, rétorqua le marchand. Donne-le moi. Je vais le confier à un serviteur qui s'en occupera. Lorsqu'il aura ramené le plateau, tu iras toi-même le déposer devant le prince.

Il prit le plateau des mains du jeune homme et le donna au premier serviteur qui passait. Ce fut celui qu'Ahmed avait auparavant surpris avec la favorite du prince. Ce dernier prit le plateau et s'en fut voir l'homme en question, sans savoir ce qui l'attendait.

Dès qu'il remit le plateau et formula le souhait du prince, l'homme le tua sur le coup, lui trancha la tête, la déposa sur ce même plateau et la ramena couverte, comme prévu.

Lorsque le prince le vit arriver, il quitta les convives et le prit à part dans une autre pièce. Mais à peine eut-il soulevé le napperon qu'il resta pantois.

— Ce n'est pas la personne que je t'ai envoyée ! dit-il, mécontent.

— C'est lui pourtant qui m'a apporté le plateau, répondit l'homme, confus. Je ne pouvais pas savoir de qui il s'agissait.

Le prince le congédia et fit appeler Ahmed. Il lui montra la tête gisant sur le plateau.

— Tu le connais ?

— Oui, avoua le jeune homme, réalisant soudain qu'un concours de circonstances lui avait sauvé la vie.

— Que sais-tu de lui ?

— Si vous garantissez ma sécurité, je vous le dirai.

— Je la garantis.

— Je l'ai surpris, le jour où m'avez envoyé chercher le chapelet, faisant l'amour avec une des femmes du harem.

— Laquelle ? demanda le prince, furieux.

Dès qu'Ahmed lui cita son nom, le souverain comprit que le jeune homme avait failli être victime d'un piège qui aurait pu lui coûter la

vie.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

— Je n'ai pas osé, répondit le jeune homme.

— Navré de te dire que tu n'as pas tenu ton serment. Je me sens donc obligé de te renvoyer.

La femme fut lapidée à mort. Quant à Ahmed, ordre fut donné de lui restituer son héritage. Il quitta le palais et s'en fut s'établir dans une autre ville.

En peu de temps, il devint un grand commerçant, et personne ne l'appela plus jamais *l'orphelin*.

Un khalife perfide

On raconte que lorsque le khalife al-Mansour⁸ nomma son oncle paternel Abdullah gouverneur à Damas, ce dernier ne tarda pas à se faire proclamer khalife lui aussi dans l'ancienne capitale de l'empire musulman. Al-Mansour renforça ses armées et jura qu'il ne connaîtrait la paix que lorsqu'il aurait mis la main sur l'oncle dissident.

Après des batailles sanglantes, le khalife écrasa la rébellion, puis donna une garantie de sécurité à son oncle, lui assurant qu'il ne lui tiendrait pas rancune.

Rassuré, l'oncle vaincu vint se soumettre au khalife et faire amende honorable. Celui-ci passa outre. « *L'être sage ne peut plus se fier à un chien qui l'a déjà mordu* », se dit-il.

Mais il savait que s'il donnait ouvertement l'ordre de tuer son oncle, il risquerait de s'aliéner ses autres oncles paternels, les frères d'Abdullah, lesquels avaient reconnu son autorité. Il décida donc de faire appel à son cousin Issa qui était gouverneur à al-Koufa pour se débarrasser de l'encombrant détenu.

Lorsque Issa se présenta au palais, le khalife le prit à part, loin des regards.

— Cher cousin, lui dit-il. Je me sens obligé de te révéler une affaire dont toi seul pourrais en saisir l'importance.

— C'est un honneur que vous me faites, ô Emir des croyants.

— Es-tu toujours l'homme de confiance que je connais ?

— Je n'ai pas changé, affirma Issa. Je suis toujours l'homme fidèle et dévoué que vous connaissez.

— C'est ce que j'ai toujours pensé. Ecoute. Tu sais bien que l'ordre ne peut se maintenir qu'en faisant des sacrifices parfois douloureux, mais nécessaires. Sinon le trône chavirerait comme une barque sous la tempête et finirait par être emporté par les flots.

— Mon sabre est toujours prêt à étouffer dans l'œuf toute velléité de contestation de votre règne.

— Je n'en doute pas. Et c'est pour cela que je t'ai convoqué. Tu n'es pas sans savoir que notre oncle à nous deux a pris les armes pour me renverser. Après la débâcle de ses partisans, il est venu faire acte de

pénitence, mais je n'ai aucune confiance en lui. Il est capable de nous causer des ennuis le jour où on l'attendra le moins.

— Je suis de votre avis, Altesse.

— Alors, j'aimerais que tu l'emmènes dans un lieu secret et que tu le tues. Ainsi, tout le royaume sera tranquille.

Il livra le détenu à son cousin Issa dans la discrétion totale et partit pour La Mecque accomplir le pèlerinage. Il avait imaginé que lorsque Issa ferait exécuter son oncle, il serait passible de la loi du talion. Il n'aurait alors qu'à le livrer à ses oncles pour venger leur frère. Ainsi, il se serait débarrassé de deux dangereux rivaux en même temps.

Issa emmena donc son oncle dans un lieu sûr et s'apprêta à le tuer. Mais avant de passer à l'acte, il eut des doutes quant à la conduite étrange du khalife et préféra patienter un peu, le temps d'y voir clair. Il s'en fut rendre visite à un ami de longue date qui s'appelait Younous. Deux avis en valaient mieux qu'un, se dit-il. Ce dernier était secrétaire au sein du palais et connaissait les rouages du pouvoir.

Lorsque Issa eut mis son ami dans la confidence, celui-ci n'y alla pas par quatre chemins.

— Le comportement du khalife est vraiment étrange, jugea le secrétaire. Si tu en viens à tuer ton oncle, c'est ta propre vie qui sera exposée.

— J'ai eu le même pressentiment, avoua Issa. Que dois-je faire maintenant que je suis confronté à ce dilemme ?

— A mon avis, proposa Younous, tu dois mettre ton oncle en sécurité, chez toi de préférence, sans qu'aucun de tes proches ne soit au courant. Tu lui apporteras sa nourriture toi-même pour éviter toute mauvaise surprise. Ensuite, tu feras croire au khalife que tu as bien exécuté son ordre. S'il se rétracte et t'accuse du sang de ton oncle, tu sortiras ce dernier de sa cachette. C'est le seul moyen de sauver ta vie.

Issa remercia et s'en fut appliquer ses recommandations à la lettre.

De retour des Lieux saints, le khalife convoqua Issa et apprit de sa bouche que la sentence avait été bel et bien exécutée.

C'est alors qu'il fit courir la rumeur qu'il était prêt à se montrer clément avec son oncle. Les frères d'Abdullah ne tardèrent pas à venir le solliciter pour faire grâce au détenu.

— Je suis souvent intervenu en faveur de gens inconnus, se vanta le khalife, comment le refuserai-je lorsqu'il s'agit des liens du sang, surtout que la personne concernée est comme un père pour moi ?

Il fit convoquer Issa qui arriva de sitôt.

— Je t'avais bien confié mon oncle Abdullah pour que tu le gardes chez toi jusqu'à mon retour.

— C'est ce que j'ai fait, Altesse.

— Tes oncles, ici présents, sont venus me demander de lui faire grâce et j'ai accepté. Va le chercher avec une tenue digne de son rang.

— Ne m'avez-vous pas donné l'ordre de le tuer ? s'étonna Issa.

— menteur ! s'écria le khalife. Je n'ai jamais donné un ordre pareil. Si j'avais besoin de le faire, je l'aurais livré à quelqu'un qui n'avait aucun lien de sang avec lui.

Et soudain, il déclara d'une voix qui trahissait sa colère en fixant d'un regard étincelant ses oncles :

— Il a avoué son crime et il ose prétendre que j'en suis l'instigateur ! Cet homme ment comme il respire !

Les frères d'Abdullah se montrèrent dignes. Loin de se laisser abattre, le plus âgé parmi eux prit la parole :

— Ô Emir des croyants ! Pourriez-vous nous livrer l'assassin de notre frère, pour tirer vengeance ?

— Je vous l'accorde, répondit le khalife, soulagé. Il est à vous.

Aussitôt, les hommes se saisirent d'Issa et le conduisirent jusqu'à la place publique. Sous les yeux des curieux qui commençaient à se rassembler autour d'eux, l'aîné des frères tira son sabre et s'apprêta à tuer Issa.

— Oncle ! C'est vrai que tu vas me tuer ? demanda celui-ci.

— Par Dieu ! s'écria l'oncle. Comment veux-tu que je m'abstienne alors que ta main n'a pas tremblé en exécutant mon frère ?

— J'ai une faveur à te demander, supplia Issa.

— Quelle faveur ?

— Ramenez-moi chez le khalife, répondit Issa. J'ai deux mots à lui dire. Après, faites de moi ce que vous voulez.

On le ramena au palais, étroitement surveillé. Ils le laissèrent entrer seul et restèrent dans le vestibule. A son apparition, le khalife fut surpris de le voir encore en vie.

— Comment as-tu pu leur échapper ? lui demanda-t-il.

— Je ne me suis pas échappé. Ils sont là, devant cette porte, attendant ma sortie.

— Pourquoi es-tu revenu ?

— Pour vous annoncer que notre oncle est toujours en vie.

— Comment ? fit le khalife, fort surpris.

— Oui, il est vivant. Vous avez voulu vous débarrasser de moi en me demandant de le tuer, mais Dieu m'a épargné. Alors, si vous voulez que je le leur livre, j'irai de ce pas exaucer ce désir.

Le khalife se leva et commença à arpenter la salle, les bras derrière le dos, songeur. L'échec de son plan le laissa amer, mais ne l'incita nullement à renoncer à sa vengeance.

Levant brusquement la tête en direction d'Issa, il lui ordonna :

— Va le chercher. Entre-temps, je vais m'entretenir avec nos oncles.

Issa, pour qui le palais n'avait pas de secret, sortit par une porte dérobée, et revint avec son oncle qui était paré d'une belle tenue.

Le khalife accueillit chaleureusement son oncle Abdullah. Les frères de celui-ci furent ravis de cet accueil qui présageait d'un avenir radieux. Aussi, lorsque le souverain leur demanda de le laisser seul avec son hôte de marque, ils n'y virent que les prémices d'une réconciliation définitive.

Après leur départ, il resta un long moment à s'entretenir avec son oncle, lui laissant croire qu'il allait lui confier des tâches de la plus grande importance. Mais dès qu'il eut quitté le palais, le souverain donna l'ordre de l'enfermer dans une maison dont les fondations étaient faites de pierres contenant du sel. Les domestiques chargés de l'entretien de cette maison étaient tenus de la laver deux fois par jour. L'eau déversée s'infiltrait dans les fondations, faisant dissoudre le sel.

La maison ne tarda pas à s'effondrer sur le prisonnier qui mourut sur-le-champ. Tous crurent à un malheureux accident.

Le khalife et la bédouine

On raconte qu'un khalife revenant de La Mecque vint à passer par un campement de bédouins. Epuisé par un long voyage, il fit halte, et le chef de la tribu, content d'accueillir sous sa tente un si prestigieux hôte, lui offrit l'hospitalité, ainsi qu'aux hommes qui l'accompagnaient.

Le chef, réputé pour sa sagesse au point que toutes les tribus voisines venaient soumettre à son jugement les litiges insolubles, avait une fille d'une grande beauté.

Celle-ci était en train de servir les invités et répondait de temps en temps à leurs questions, lorsque le khalife la remarqua. Attiré par sa démarche gracieuse, son regard rêveur et son éloquence, il en tomba amoureux et demanda sa main.

Le père, en homme sage et expérimenté, demanda à s'entretenir d'abord avec sa fille.

La prenant à part, il essaya de l'en dissuader.

— Réfléchis bien ma fille, dit-il. Tu es appelée à mener une autre vie dans un monde tout à fait différent du nôtre. Tu risques fort de te sentir dépaysée, enfermée entre les murs d'un palais, toi qui as grandi dans la nature et les grands espaces.

Les yeux baissés, la fille n'en démordit pas de son engouement pour le khalife. Elle était en proie à la tentation de connaître un monde meilleur, et désirait ardemment prendre le souverain pour époux. Finalement, le père donna son consentement et le mariage fut célébré le jour même.

Dès le lendemain, la mariée était sur le dos d'un chameau richement caparaçonné, muni d'une selle surmontée d'un palanquin entièrement clos, cheminant au milieu du cortège en direction de sa nouvelle destination.

Arrivé au palais, le khalife lui réserva une suite luxueuse, mit à son service les domestiques les plus dévouées et ne cessa depuis lors de se montrer affectueux et attentif à son égard.

Quelques mois plus tard, passés les moments d'euphorie, la jeune épouse commença à s'ennuyer. Elle passait ses journées retirée, la mine triste, l'âme peinée, cloîtrée derrière les murs, son regard ne

franchissant jamais les enceintes. Elle se rappelait alors avec nostalgie ses heures de liberté à travers l'espace ouvert de son monde à elle, là où le ciel est immense et l'horizon infini.

Les amis du khalife, notant sa préoccupation, lui conseillèrent de se séparer de cette femme qui ne lui apportait que des soucis. Mais le souverain, dont l'engouement pour la bédouine n'était pas éphémère, tenait à elle, car il reconnaissait qu'elle continuait à lui procurer les douceurs de l'amour.

Un matin, il voulut savoir ce qui la rendait triste malgré tout le confort dont elle disposait. Elle lui avoua sincèrement que la vie des bédouins lui manquait. Il décida alors de lui faire construire un palais en rase campagne.

En quelques mois, un palais majestueux digne de sultans fut érigé près d'une rivière abondante surplombée par une colline boisée. Il y fit installer sa femme bédouine toujours avec le même confort.

Cela ne changea pas grand-chose à l'humeur morose de la jeune femme qui, après une brève embellie, retomba dans la mélancolie de la solitude, même si, par respect et par pudeur, elle le cachait au khalife.

Mais voilà qu'un jour, en passant sous sa fenêtre, le khalife l'entendit chanter d'une voix émue, étranglée par les sanglots :

*Quel péché la bédouine a-t-elle commis
Pour se retrouver là où elle ne pensait pas être
Elle souhaitait la traite des chamelles,
Une tente en plein air
Et n'eut rien de ce que désirait son cœur
Lorsqu'elle se rappelle la source,
Les senteurs des plantes, la douceur de la nuit
D'amertume et de souffrance son cœur s'emplit
Désormais elle gémit le soir,
Elle gémit au point du jour
Sans ces gémissements, sa raison serait flétrie.*

Emu, le khalife se sentit envahi par le désir de la rendre heureuse.

— Ton souhait sera exaucé, lui dit-il. Va rejoindre les tiens sans que tu sois répudiée.

Ravie, le visage soudain éclairé par un sourire rayonnant, la jeune femme lui baisa la main.

Le jour même, elle repartit rejoindre sa tribu sous bonne escorte,

emportant tout ce qu'elle avait dans le palais. Quant au khalife, il prenait souvent congé et venait lui rendre visite. Et leur amour dura longtemps.

La femme répudiée

A l'époque des Omeyyades⁹, un gouverneur laid et sanguinaire épousa une femme d'une grande beauté appelée Hind. Homme puissant, enrichi par les innombrables saisies qu'il effectuait au nom du khalife, il lui avait offert une dot considérable assortie d'un dédommagement aussi important en cas de divorce.

Mais sa réputation d'homme à poigne, ajoutée à sa laideur, finit par emplir le cœur de la jeune épouse de ressentiment et de répulsion envers lui. Quelques mois s'étaient à peine écoulés après le mariage qu'elle commença déjà à manifester une certaine réticence.

Tout laissait présager que l'humeur acariâtre de l'épouse ne ferait qu'empirer, mais le gouverneur, en homme averti, attendait patiemment son heure. Il avait la certitude que lorsqu'elle serait mère, elle se montrerait plus conciliante et ferait preuve de considération à son égard. A aucun moment, il ne lui avait manifesté une quelconque désapprobation.

Malgré cela, un jour qu'il rentrait chez lui, il l'entendit clamer à voix bien haute :

*Hind n'est qu'une jument de pur sang arabe
Possédée par un mulet
Si elle mettait au monde un étalon,
Ce serait grâce à elle
Et si elle enfantait une mule,
Ce serait le produit du mulet.*

Indigné par de tels propos, émanant de surcroît de la bouche de sa femme, il resta planté là, sans parole, comme privé d'entendement, puis fit demi-tour, fulminant de colère, décidé à lui faire regretter son insolence.

Pendant ce temps-là, à Damas, le khalife discutait avec son entourage à propos de la beauté féminine. Un de ses conseillers vint à citer Hind, l'épouse du gouverneur.

— C'est dommage, dit-il, qu'une rose pareille se laisse flétrir entre les mains d'un homme sans cœur, qui plus est chauve et trapu.

Le conseiller ne cessa de vanter la beauté de Hind, sa grâce, son charme et sa bonne éducation, à tel point que le khalife se sentit tenté par une union légitime. Il donna l'ordre de faire pression sur le gouverneur afin de le pousser à répudier sa femme.

En homme aguerri par le pouvoir et ses intrigues, ce dernier comprit qu'il était dans son intérêt de se défaire de l'épouse récalcitrante. Il envoya un de ses hommes lui annoncer le divorce en prenant soin de lui remettre son dû comme promis.

Lorsque la femme apprit la nouvelle, elle laissa éclater sa joie et céda l'argent au messenger.

— Prends-le, dit-elle, en récompense de la bonne nouvelle.

Trois mois après, elle reçut du khalife une demande en mariage.

En réponse, elle s'excusa gentiment lui faisant savoir qu'*un chien avait déjà lapé dans le pot*.

— Si un chien lape dans un pot, lui écrivit le khalife en retour, faites-le laver sept fois dont une avec de la terre, et il sera purifié.

Persuadée que le souverain tenait à l'épouser, elle accepta sa demande en posant toutefois une condition.

— Je voudrais que le gouverneur en personne guide ma monture, pieds nus, jusque chez vous.

A la grande satisfaction de Hind, le khalife consentit à sa demande, et l'ordre fut donné au gouverneur de s'y soumettre.

Par un temps ensoleillé, la jeune femme, parée de bijoux et de beaux vêtements, prit place dans un palanquin somptueux, sur le dos d'un chameau dont le gouverneur, loqueteux et pieds nus pour la circonstance, tenait les rênes.

Un cortège impressionnant composé de servantes et d'esclaves s'engagea sur la longue route menant au palais du khalife, situé à des centaines de lieues.

Chemin faisant, la belle Hind soulevait de temps à autre le rideau et se moquait de son ancien mari qui avançait sous un soleil torride d'un pas chancelant.

Comme elle lui lançait des sous-entendus ponctués par des rires moqueurs, il répondit sans lever la tête :

*Rappelle-toi, avant de rire de ma déconvenue
Combien de nuits t'ai-je laissée
Comme une tente écartelée*

Répliquant sur le même ton, elle lui dit :

*Qu'importe, tant que mon âme n'est pas altérée
L'on peut refaire fortune, retrouver la gloire
Si Dieu nous prémunit
Et si l'âme est inaltérée.*

Lorsque la ville de Damas fut en vue, la femme jeta une pièce de monnaie par terre et s'écria d'une voix plaintive :

— Chamelier ! Je crois avoir laisser tomber un dirham.

Le gouverneur se baissa et ramassa la pièce de monnaie.

— C'est un dinar¹⁰ , commenta-t-il.

— Non ! s'entêta la femme. C'est un dirham.

— C'est un dinar, regarde.

Et il lui tendit la pièce. Elle s'en saisit et lâcha, l'air satisfait :

— Grâce à Dieu ! Le dirham m'a été échangé contre un dinar.

Le gouverneur encaissa l'offense, tête baissée, sans réagir. Il accomplit son étrange mission, la mort dans l'âme, sans émettre la moindre critique.

Les quatre compagnons

Jadis, quatre jeunes gens dont les pères étaient respectivement roi, notable, commerçant et paysan, se rencontrèrent par hasard et décidèrent de faire le chemin ensemble. Ils étaient aussi démunis les uns que les autres, ne possédant que les vêtements dont ils étaient habillés.

Chemin faisant, voilà bien un moment qu'ils n'avaient pas échangé le moindre mot, lorsque le fils du roi prit la parole.

— Les choses de ce monde, dit-il, sont régies par le destin et la fatalité. On n'a pas d'autre choix que d'attendre leur accomplissement.

— C'est plutôt l'intelligence qui régleme tout, commenta le fils du notable.

— A mon avis, précisa le fils du commerçant, c'est la beauté.

— Moi, dit le fils du paysan, je pencherais volontiers pour le travail et le labeur.

Ils continuèrent à discuter jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés péniblement aux abords d'une petite ville côtière. Affamés et épuisés, ils s'arrêtèrent sous un arbre pour se reposer.

— Sers-toi du labeur, dirent les trois autres au fils du paysan, afin de nous procurer un peu de nourriture pour aujourd'hui.

Ce dernier s'en alla demander aux gens quel serait le travail effectué du matin au soir qui pourrait rapporter de quoi nourrir quatre personnes. On lui fit savoir qu'il n'y avait pas mieux que la vente des bûches. Il partit vers une colline boisée ramasser des tas de fagots et retourna les vendre en ville pour un dirham, avec lequel il acheta un peu de nourriture. En allant rejoindre ses compagnons, il écrivit sur la porte de la ville :

« Le travail d'une seule journée rapporte un dirham. »

Le lendemain, les autres dirent au fils du notable :

— Va utiliser la beauté et apporte-nous un peu de nourriture.

Celui-ci prit le chemin de la ville, l'air inquiet.

« Comment pourrais-je leur apporter quelque chose à manger, se dit-il, alors que je n'ai jamais eu l'occasion d'apprendre un métier ? »

Soucieux, il s'assit sous un arbre et se plongea dans ses pensées.

Un peintre vint à passer par là et remarqua la beauté du jeune étranger. Il lui proposa de l'accompagner afin de lui servir de modèle pour un portrait qu'il comptait réaliser. Le jeune homme accepta de le suivre. A la fin de la journée, le peintre lui paya cinq cents dirhams.

Avant de rejoindre ses compagnons, le fils du notable marqua sur la porte de la ville :

« La beauté d'une seule journée vaut cinq cents dirhams. »

Un jour après, les autres dirent au fils du commerçant :

— Va user de l'intelligence pour nous faire nourrir au moins pendant un jour.

Le jeune homme acquiesça et prit le chemin de la ville. Mais avant d'y arriver, il aperçut un navire s'amarrer dans un petit port à l'écart des habitations, et des hommes se bousculer pour acheter la cargaison. Ceux-ci, estimant que les marchandises proposées par les commerçants du navire étaient surévaluées, hésitèrent puis repartirent en se disant que faute d'acheteurs, les prix allaient certainement baisser.

Face à cette situation, les commerçants changèrent aussitôt de tactique, de peur de voir leurs produits moisir dans les cales du navire. Aussi, lorsque le jeune homme les aborda, ces derniers avaient déjà affiché des prix raisonnables. Se faisant passer pour un grand commerçant, il leur proposa d'acheter toute la cargaison pour cent mille dirhams à condition de les payer en fin de journée. Une fois l'accord conclu, il revendit la marchandise le jour même aux petits commerçants de la ville. En effet, ces derniers, découvrant que tout avait été vendu, eurent peur d'être confrontés à une pénurie et achetèrent la marchandise au prix demandé par le jeune homme. Cette opération rapporta au fils du commerçant cent mille dirhams, sans qu'il eût à payer un sou.

Alors que le soleil déclinait, le jeune homme s'en fut acheter de la nourriture, puis, passant devant la porte de la ville, il y écrivit :

« L'intelligence d'une seule journée vaut cent mille dirhams. »

Au quatrième jour, ce fut au tour du fils du roi d'aller tenter sa chance. Le matin, ses compagnons lui avaient dit :

— Va faire usage du destin et de la fatalité pour nous trouver quelque nourriture.

Au moment de son entrée en ville, le fils du roi croisa un cortège funèbre impressionnant. Des gardes transportaient sur leurs épaules un cercueil enveloppé dans un drap vert, suivis d'une foule immense

qui avançait lentement, la mine défaite, les yeux humides.

C'était la dépouille du roi, lequel venait de rendre son dernier soupir laissant le trône vacant, sans héritier.

S'écartant de leur chemin, le fils du roi se dirigea vers une boutique fermée. A peine s'était-il assis devant le seuil de la porte, que le chef de la garde le secoua brutalement :

— Comment oses-tu transgresser la tradition, et refuser de partager le deuil de notre regretté roi ?

Il fut immédiatement ligoté et mis en prison.

Le lendemain de l'enterrement, les dignitaires et les hauts personnages du royaume se réunirent pour élire un successeur. Evoquant la cérémonie funéraire et la tristesse des sujets du roi défunt, le chef de la garde se rappela soudain du jeune détenu et leur raconta son histoire.

— Fais-le venir, dit le vizir.

Le chef de la garde s'exécuta et amena le prisonnier.

— Qui es-tu jeune homme ? lui demanda le vizir.

— Je suis le fils du roi Un tel. Avant sa mort, mon père m'a désigné pour lui succéder, mais mon frère cadet a pris les armes et s'est emparé du pouvoir. Craignant pour ma vie, je me suis enfui et j'ai cheminé longtemps avant d'arriver ici.

Quelques-uns parmi l'assistance qui avaient eu l'occasion de visiter le royaume voisin le reconnurent. Ils ne tarirent pas d'éloge sur la bonne réputation de son père.

Le jeune homme fut libéré et traité avec les honneurs qui étaient dus à quelqu'un de son rang. Et comme il n'y avait personne qui faisait l'unanimité, on lui proposa de diriger le royaume. C'est ainsi que ce jeune homme, venu chercher un peu de nourriture pour ses compagnons, se retrouva roi.

Sur l'ordre du vizir, on conduisit le nouveau roi dans une chambre où des servantes le lavèrent et l'habillèrent des plus beaux habits. Lorsqu'il fut prêt, on le fit monter à cheval pour être présenté au peuple comme il était de coutume.

En passant devant la porte de la ville, il aperçut ce que ses compagnons y avaient écrit. Il donna l'ordre de noter au même endroit :

« Le travail, la beauté, l'intelligence, tout le bien que l'homme pourrait avoir et le mal qu'il pourrait subir découlent de la volonté de

Dieu. Ce qui m'arrive est le fait du destin. »

Puis, lorsqu'il fut intronisé, il fit venir ses compagnons et les accueillit à bras ouverts.

— Tout ce que vous avez dit est juste, dit-il. Pourtant je ne suis ni plus travailleur, ni plus beau, ni plus intelligent que le commun des mortels. Seulement, Dieu a voulu que ce soit moi le roi de ce pays. Et Sa volonté a toujours la prédominance sur tout.

Le conseiller du sultan

On raconte qu'un sultan tomba amoureux d'une belle femme. Il l'épousa et jura de s'interdire tout concubinage avec une autre femme.

Pendant des années, il eut le comportement d'un mari fidèle, débordant d'amour et de tendresse à l'égard de sa bien-aimée. Personne à ses yeux ne comptait plus que sa femme. Non seulement il était attaché à elle, mais il lui vouait une confiance aveugle. Il lui arrivait souvent de lui confier les secrets de l'Etat et il lui demandait son avis sur tout ce qu'il avait l'intention d'entreprendre.

Un jour qu'il se prélassait sur son trône, il reçut la visite d'un de ses conseillers qui lui tint des propos audacieux.

— Ô Emir des croyants ! dit-il. Vous avez soumis vos ennemis sous votre autorité, et votre règne s'étend désormais sur un vaste royaume. Il est alors surprenant de voir un homme de votre stature lier sa vie à une seule femme. C'est vrai qu'elle est belle et intelligente, mais mettre tous vos œufs dans le même panier, comme on dit, vous fait courir le risque de la privation. Avec une seule femme vous serez contraint de souffrir quand elle souffre, vous inquiéter quand elle s'inquiète. Pensez-y. De belles femmes vous tendent la main, n'attendant qu'un petit signe pour vous procurer des douceurs inimaginables, sans que vous soyez obligé de vous occuper d'elles comme vous le faites avec votre épouse.

Voyant que le sultan montrait un intérêt certain à son discours, le conseiller fit étalage de son éloquence et de son savoir-faire pour décrire dans les détails le charme des belles femmes dont regorgeait le royaume.

Après son départ, le sultan regagna ses appartements, l'œil brillant, la tête dans les nuages. Il était absorbé dans ses pensées, imaginant les femmes qu'il pourrait avoir et le plaisir qu'elles pourraient lui apporter.

Cela n'échappa guère à sa femme.

— Tu n'es pas aussi gai que d'habitude, dit-elle. Tu as des soucis ?

— Non, non ! nia-t-il.

— Je suis sûre que tu me caches quelque chose.

— Pas du tout.

— Allez ! Raconte-moi. Tu ne peux rien cacher à ta femme chérie. Allez, raconte.

Elle ne cessa de le harceler jusqu'à ce qu'il lui dévoilât les propos tenus par son conseiller.

Fâchée, elle le laissa et s'enferma dans sa chambre.

Au lendemain de cet entretien, le conseiller était chez lui. Il venait de se réveiller, l'air satisfait, imaginant déjà la récompense que le sultan allait lui accorder pour ses bons offices, lorsqu'on frappa à la porte.

A peine eut-il ouvert que de grands gaillards munis de gourdins se jetèrent sur lui et se mirent à lui assener des coups si violents qu'il perdit connaissance.

Malgré les soins appropriés, il resta cloué au lit durant deux semaines. Une fois remis de ses blessures, il refusa de quitter sa maison de peur d'être agressé à nouveau, jusqu'au jour où il entendit, encore une fois, quelqu'un frapper à sa porte.

Il courut s'enfermer dans une pièce et fit la sourde oreille. Dehors, les coups martelaient la porte avec acharnement. Soudain, il entendit une voix rauque hurler :

— Ouvre ! Au nom de l'Emir des croyants !

Il quitta précipitamment sa cachette et ouvrit la porte. Deux gardes du palais se tenaient debout prêts à l'emmener de gré ou de force. Cela ne le rassura pas pour autant, surtout que la manière avec laquelle il fut conduit au palais ne laissait présager rien de bon.

Dès qu'il fut devant le sultan, celui-ci lui demanda d'une voix qui se voulait rassurante :

— Où étais-tu pendant tout ce temps-là ?

— J'étais souffrant.

— J'avais besoin que tu me redises les belles choses que tu m'avais racontées.

A cet instant, le conseiller vit bouger les rideaux derrière le sultan.

— Quelles belles choses ? dit-il.

— Celles que tu m'avais dites la dernière fois.

— Ah ! fit le conseiller. Je me rappelle vous avoir dit que jamais un homme marié à plus d'une femme ne s'est senti heureux.

— Malheur à toi ! s'écria le sultan. Ce n'est pas ce que tu m'avais

raconté !

— Si. Je me rappelle vous avoir précisé que trois femmes pour un homme sont comme les trois pierres d'une marmite sur lesquelles il n'arrête pas de bouillir.

— Que je sois maudit si c'est cela que tu m'avais raconté l'autre jour !

— Mais si ! Rappelez-vous Altesse ! Je vous ai même dit que quatre femmes accélèrent la vieillesse du mari, lui font blanchir les cheveux et le rendent malade.

— Je jure devant Dieu que tes paroles ne sont plus les mêmes !

— Mais si votre Altesse !

— Tu veux mettre en doute ma parole ? s'emporta le souverain.

— Et vous, Emir des croyants ! Vous voulez ma mort ?

Tout à coup, des rires éclatèrent derrière les rideaux.

— Je vous ai même dit que votre femme était unique au monde, qu'elle était une fleur de jasmin émanant du paradis, alors que vous lorgnez vers des femmes sans beauté.

De derrière les rideaux, une voix suave s'éleva aussitôt :

— Bien parlé, conseiller ! Ce sont là les bonnes paroles que tu lui as prodiguées, mais son Altesse s'obstine à vouloir les déformer avant de te les attribuer.

Contrarié, le sultan congédia son conseiller.

A peine celui-ci était-il rentré que des messagers de la femme du sultan lui apportèrent des cadeaux aussi beaux que variés.

Les rêves du sultan

Il y a longtemps, vivait un sultan réputé pour sa bonté et sa tolérance. En dépit des mises en garde de son vizir, il s'était toujours montré indulgent à l'égard des chefs de tribu qui contestaient son autorité. Cela eut l'effet d'encourager les récalcitrants qui finirent par fomenter une rébellion.

Indigné par une telle ingratitude, le sultan écrasa la rébellion dans le sang et instaura un régime de fermeté et de rigueur. Et depuis, aucun écart ne fut toléré jusqu'à ce que son royaume retrouvât la paix et la sérénité.

Pendant des années, le sultan mena une vie paisible.

Un matin, avant même les premières lueurs de l'aube, il se réveilla brusquement, le souffle haletant, le visage ruisselant de sueur. Il venait de faire une série de rêves, les uns plus étranges que les autres.

Il vit successivement deux poissons rouges se dressant sur leurs queues, deux canards s'envolant derrière son dos pour retomber entre ses mains, un serpent grimpant le long de son pied gauche, du sang couvrant tout son corps. Puis, il rêva qu'il était en train de se laver, avant de se retrouver seul au sommet d'un mont blanc et enfin il vit en songe un oiseau blanc qui lui picorait la tête.

Ces rêves qui s'étaient manifestés ensemble, la même nuit, le plongèrent dans l'angoisse et l'anxiété. Il envoya appeler en hâte une confrérie d'ascètes réputée pour son savoir et sa capacité à élucider les mystères, et lui fit part de ses rêves.

D'emblée, leur chef ne cacha pas son inquiétude.

— Ce sont là des rêves inouïs, sans précédent, dit-il d'un ton grave. Il nous faut un délai de six jours pour les mettre au clair. Nous reviendrons au septième jour vous soumettre notre interprétation.

Le sultan leur accorda ce délai, sans se douter que l'ensemble de cette confrérie faisait partie d'une grande tribu décimée lors de l'insurrection.

Lorsqu'ils regagnèrent leur refuge, les ascètes, rassemblés autour de leur chef, crièrent victoire.

— Enfin, assura fièrement le chef, le cœur empli de ressentiment et

de rancœur, nous tenons le tyran qui avait massacré nos frères. Maintenant qu'il a commis l'imprudence de nous livrer son secret, nous allons assouvir notre vengeance et rendre justice nous-mêmes.

Homme avisé, ne manquant ni de perspicacité ni de ruse, il leur expliqua le stratagème qui devrait leur permettre de parvenir à leurs fins et de se débarrasser une fois pour toutes de leur ennemi.

Au septième jour, alors que le sultan arpentait la cour, rongé par le doute et l'angoisse, les ascètes arrivèrent ensemble, l'air grave, la mine presque endeuillée.

— Alors ? fit le sultan, impatient. Quelle conclusion avez-vous tirée ?

— Nous ne parlerons que lorsque vous aurez garanti notre sécurité, précisa le chef.

— Je la garantis, dit le sultan avec empressement. Hein ! Dites-moi de quoi il s'agit.

— Nous avons longuement consulté nos livres, commenta le chef. Tous vos rêves s'accordent à présager un grand malheur.

— Un grand malheur !? s'exclama le souverain, les yeux ronds de stupéfaction. Explique-toi.

— Votre règne court un grave danger. Il risque de disparaître sauf si vous consentez à faire des sacrifices douloureux.

— Des sacrifices !? Lesquels ?

— Vous devrez tuer votre femme Irâkhèt, votre fils Jawîr, votre neveu Kinân, votre secrétaire Kâl ainsi qu'Ilâdh le vizir. Il y va de votre trône. Leur sang sera recueilli au fond d'une grande marmite dans laquelle il vous faudra prendre un bain, puis vous laisser enduire par nos soins selon les rites religieux. Une fois désenvoûté, vous pourrez alors régner à nouveau sans crainte jusqu'à la fin de vos jours. Autrement...

— Jamais ! tonna le sultan, écumant de rage. Plutôt mourir que de faire subir à mes proches de telles atrocités !

— Si cela dépendait de nous, tempéra le chef, nous nous serions sacrifiés à leur place.

Bouleversé, le sultan n'avait qu'une idée en tête : s'isoler afin de prendre le temps de la réflexion. Il regagna ses appartements et resta enfermé.

Ilâdh, son vizir, vit dans cet isolement volontaire le signe d'un événement grave. Il fut étonné que le sultan ne l'eût pas mis pas dans

la confiance et décida d'agir sans perdre un instant.

Il s'en fut voir Irâkhèt, la deuxième femme du sultan et lui demanda la raison pour laquelle le sultan ne voulait recevoir personne.

— Pendant sept jours, dit-il, il ne s'est laissé approcher que par les ascètes. J'ai peur qu'il soit sous l'emprise de ces gens dont les frères étaient, jusqu'à une date récente, nos ennemis. Je ne peux l'aborder sur un sujet aussi délicat sans craindre d'être désavoué. Alors, j'aimerais que vous le fassiez pour notre bien à tous.

Irâkhèt était très attachée à son mari. Aussi, à la nuit tombée, elle pénétra dans sa chambre et le trouva allongé sur un canapé, l'air soucieux, le regard perdu.

— Vous avez une bien mauvaise mine, lui dit-elle. Qu'est-ce qui vous chagrine ?

— Ne me pose pas de question, ô femme. Tu vas accroître ma peine.

— Je suis là pour l'apaiser.

— Non, fit-il. Tu n'as pas à t'immiscer dans cette affaire.

— Pourquoi cette méfiance ? s'indigna-t-elle. Vous n'êtes pas sans savoir que pour un souverain aux abois, il n'y a pas mieux que ses proches, les seuls à qui il puisse se confier sans crainte ?

— Je ne me méfie pas de toi. Je voulais simplement te protéger, ainsi que tous ceux qui me sont chers.

— Nous protéger ? s'exclama-t-elle. Contre qui ?

— Les ascètes prétendent qu'un grave danger me menace. Le seul moyen d'y échapper, selon eux, est de vous tuer tous. Toi, le vizir, mon fils et mon neveu. Je ne peux pas concevoir ma vie sans vous. Voilà pourquoi je suis atterré.

Et il lui expliqua dans les détails ce que les ascètes lui avaient conseillé.

— Ne vous en faites pas pour nous, le rassura-t-elle. Nous serons toujours prêts à offrir nos vies pour vous. Les femmes ne manquent pas et vous n'aurez pour me remplacer que l'embarras du choix. Mais, de grâce ! Promettez-moi, qu'après ma mort, vous ne ferez plus confiance aux ascètes.

— Pourquoi ?

— Auriez-vous oublié que vous avez tué leurs frères ? S'ils l'ont occulté, c'est pour mieux vous surprendre. Vous avez eu tort de confier vos secrets à vos ennemis.

— Que me conseilles-tu ? dit-il, presque honteux.

— Je vais d'abord consulter Ilâdh le vizir. Lui, saura trouver la solution.

Elle le quitta et s'en alla informer le vizir. Celui-ci lui conseilla de le diriger vers Abzoun, le vieux sage, qui saurait interpréter les rêves et lui prescrire la conduite à suivre.

Elle retourna voir le sultan et lui fit part de son entretien avec le vizir.

Le lendemain, tôt le matin, le sultan sauta sur son cheval et prit le chemin d'une contrée lointaine où habitait Abzoun le sage. Après quelques jours de course épuisante, il arriva devant la grotte du sage, creusée sur le flanc d'une montagne. Il descendit de sa monture et se dirigea prestement vers le vieil homme, fit une révérence et lui baisa la main.

— Qu'est-ce qui t'amène, ô sultan ? fit le sage. Pourquoi es-tu si pâle ? Et où est ta couronne ?

Le sultan lui raconta son histoire depuis les rêves jusqu'aux conseils des ascètes.

— N'aie crainte, dit le sage. Rien ne pourra t'arriver pendant des années encore. Quant aux rêves, je vais te les expliquer. Les deux poissons rouges sont quatre mille livres d'or que t'offrira le roi de Hamyoun, la ville côtière. Les deux canards volants sont deux chevaux uniques au monde que t'apportera le roi de Balekh. Le serpent est une épée en or massif qui te sera envoyée par le roi de Sangine. Le sang est un habit pourpre qui brille dans le noir, qui te sera offert par le roi de Kasroun. Le lavage que tu as effectué est un tissu rare que te présentera le roi de Râz. Le fait de se retrouver sur un mont blanc correspond à une couronne sertie de diamants et d'émeraudes que te rapportera le roi de Sind. Quant à l'oiseau blanc qui te picorera la tête, je ne vais pas te le dévoiler aujourd'hui. Tu le sauras toi-même au moment opportun. Il est sans gravité, mais te causera toutefois quelques ennuis avec ceux que tu aimes. Sache aussi que tout ce que je t'ai décrit te parviendra au bout de sept jours à partir d'aujourd'hui.

Le sultan lui baisa encore une fois la main, le remercia et reprit le chemin du retour lançant son cheval à bride abattue, se disant qu'il ne serait rassuré que lorsqu'il verrait les rêves s'accomplir de bonne manière.

Une semaine après, les rois commencèrent à affluer au palais avec les cadeaux décrits par Abzoun. En fait, ils étaient venus participer aux festivités annuelles du royaume, que le sultan, dans sa confusion, avait complètement oubliées.

Ce fut seulement à ce moment-là que le sultan retrouva le sourire et laissa éclater sa joie. Il se rendit compte que les ascètes avaient prémédité leur coup, qu'ils l'avaient volontairement trompé et il se jura de les châtier. Sans l'intervention de sa femme et du vizir qui lui recommandèrent le vieux sage, sa vie aurait basculé.

Radieux et jubiland, il réunit autour de lui ses proches qui faillirent être sacrifiés pour rien.

— Les cadeaux que vous voyez là, dit-il, sont à vous. Chacun peut prendre ce qu'il désire.

— C'est à vous, Altesse, de les distribuer comme il vous plaira, proposa Ilâdh.

Le sultan essaya de partager les cadeaux aussi équitablement qu'il put. Le fils et le secrétaire eurent un cheval chacun. Le vizir eut l'épée en or. Le souverain, lui, garda les quatre livres d'or pour les ajouter à son fabuleux trésor. Quant au tissu, au bel habit et à la couronne, il préféra les remettre aux femmes.

— Irâkhèt ! dit-il. Tu peux choisir entre la couronne et l'habit pourpre.

Celle-ci hésita un moment, puis demanda d'un regard discret l'avis du vizir. Ce dernier fit un clin d'oeil vers le vêtement juste à l'instant où le sultan se retourna. La femme évita volontairement de suivre le choix du vizir et se saisit de la couronne, de peur que son mari ne se doutât de quelque chose qui se tramait derrière son dos ; tandis qu'Ilâdh le vizir, faisant semblant d'avoir un tic, continua à cligner des yeux. Il ne cessa, depuis cet instant, de le faire chaque fois qu'il fut en présence du sultan.

Deux jours plus tard, le sultan, qui avait l'habitude d'alterner ses nuits entre ses deux femmes, se trouvait chez Irâkhèt. Celle-ci se coiffa de la couronne offerte récemment et pénétra dans la grande salle pour lui apporter du riz au lait dans un bol en or. Mais voilà que Kourqanâh, la seconde femme, rongée par la jalousie, enfila sa nouvelle robe pourpre et, mine de rien, passa devant le monarque. Celui-ci en fut émerveillé.

— Tu as eu tort de choisir la couronne, dit-il à Irâkhèt. Regarde comment la robe a mis Kourqanâh en valeur.

A peine eut-il prononcé ces mots qu'Irâkhèt, furieuse, lui balança le bol sur la tête, le couvrant de riz jusqu'aux pieds. Ce fut l'accomplissement du dernier rêve qu'Abzoun le sage ne dévoila qu'à moitié.

Passé le moment de stupeur, le sultan cria haut et fort, appelant le

vizir à la rescousse.

— Ô vizir ! Regarde ce qu'a fait cette femme du sultan des sultans. Penses-tu qu'il y ait un châtiment en deçà de la mort pour réparer ce préjudice ô combien humiliant ?

— Absolument pas, fit le vizir, horrifié par le spectacle qui s'offrait à ses yeux, tremblant de peur et de compassion pour la belle Irâkhèt.

— Emmène-la donc et fais-la tuer sans pitié ! hurla le sultan.

Mais au lieu d'exécuter l'ordre, le vizir abrita Irâkhèt chez lui. Il s'était dit que le sultan avait agi sous la colère, et qu'une fois calmé, il pourrait la regretter car tout le monde savait bien qu'il tenait à elle plus qu'à sa première épouse.

Pendant les jours qui suivirent l'incident, le sultan plongea dans la tristesse et l'anxiété. Et peu à peu il commença à regretter la disparition de sa femme chérie.

— Tu l'as tuée ? demanda-t-il au vizir.

— Comme vous me l'avez ordonné, Altesse, répondit ce dernier.

— Pourquoi t'es-tu précipité ?

— Un ordre est un ordre.

— Je me mords les doigts d'avoir agi sous la colère, soupira-t-il.

— Vous pourrez toujours en prendre une autre. Ce ne sont pas les femmes qui manquent.

— Comment oses-tu me torturer de la sorte ? Ne sais-tu pas qu'aucune autre femme ne pourrait prendre la place d'Irâkhèt dans mon cœur ?

— Les sages disent : qui aime pardonne. Et vous, vous avez fait le contraire.

— Pourquoi diable n'as-tu pas patienté ? Pour une fois que je me laisse emporter par la colère, tu n'essayes même pas de me dissuader !

— Oublions la tristesse et dites-moi qui peut vous rendre le sourire ?

— Personne.

— Même pas Irâkhèt ?

— Si, mais où est-elle maintenant ?

— Elle est chez moi.

Le sultan resta figé, les yeux ronds, n'en croyant pas ses oreilles. Mais lorsque le vizir hocha la tête d'approbation, il se leva d'un bond et lui sauta au cou le couvrant de baisers.

Sans perdre un instant, le vizir s'en fut chercher Irâkhèt. Elle était aussi radieuse, aussi rayonnante que la pleine lune. Elle baisa la main du sultan et demanda son pardon. Mais celui-ci était déjà au septième ciel, savourant par avance le bonheur qui l'attendait.

1 Jésus.

2 Moïse.

3 Du persan, shâh : roi et puhr : fils. Shâhpuhr veut dire fils du roi.

4 Ou Mamlûk : littéralement, celui qui est possédé. Soldat esclave.

5 Le sexe (le pénis).

6 Les testicules.

7 Ou hâdj : littéralement, pèlerin. Titre honorifique qualifiant toute personne ayant accompli le pèlerinage à La Mecque.

8 Ou al-Mansûr : deuxième khalife de la dynastie abbasside (750-1258). Il fonda en 762 Bagdad qui fut l'un des principaux centres de la civilisation mondiale.

9

Les Omeyyades : (661-750) dynastie fondée par Muâwiya Ibn Abi Sûfiâne qui désigna Damas comme capitale de l'empire musulman et introduisit le principe de succession héréditaire.

10 Un dinar vaut mille dirhams.